

Université de Tartu
Collège des langues et des cultures étrangères
Département d'études romanes

Elisa Aru

QUESTIONS EN *QUOI* ET EN *QU'EST-CE QUE* DANS DES FILMS FRANÇAIS
ET LEURS TRADUCTIONS ESTONIENNES

Mémoire de licence

Sous la direction
d'Anu Treikelder

Tartu 2020

Table des matières

Introduction	3
Corpus et méthode	5
Critères de reconnaissance	7
1. Caractéristiques syntaxiques et morphologiques des interrogatives.....	8
1.1. Interrogatives totales.....	8
1.2. Interrogatives partielles.....	9
1.3. Analyse de la syntaxe et de la morphologie des interrogatives du corpus	10
2. Fonctions pragmatiques des questions	14
2.1. Caractéristiques pragmatiques des questions	14
2.2. Caractéristiques prosodiques des questions	20
2.3. Analyse des fonctions des questions du corpus	21
2.3.1. Questions canoniques.....	22
2.3.2. Questions non-canoniques.....	23
3. Analyse des traductions estoniennes des questions en <i>quoi</i> et <i>qu'est-ce que</i>	31
3.1. Types de phrases des traductions estoniennes	32
3.2. Termes interrogatifs dans les traductions estoniennes	34
3.2.1 Traductions estoniennes sans terme interrogatif.....	35
3.2.2 Traductions estoniennes en <i>mis</i> et ses variantes	36
3.2.3 Traductions contenant d'autres termes interrogatifs	42
Conclusion.....	46
Bibliographie	49
Filmographie.....	50
Resümee	51

Introduction

L'objectif de notre mémoire est d'analyser l'usage des questions directes en *quoi* et *qu'est-ce que* dans le discours contemporain français et la manière dont on exprime ces questions en estonien. Syntaxiquement, l'usage de *quoi* et *qu'est-ce que* peut être déterminé par le type de phrase, mais il y a aussi beaucoup de situations où une question peut être formulée avec l'un ou l'autre. Dans ce mémoire, nous essayerons de déterminer s'il existe des facteurs qui influencent le choix du terme interrogatif en français et si c'est le cas, de décrire ces facteurs. En plus de cela, nous analyserons les termes interrogatifs et les types de phrases estoniens qu'on utilise dans les contextes où on utilise *quoi* et *qu'est-ce que* en français.

Nous avons créé le corpus de notre mémoire à partir de cinq films français et leurs traductions (sous forme de sous-titres) estoniennes. Il est important de noter que le dialogue d'un film n'est pas par essence naturel parce qu'il est écrit au préalable et n'est pas donc spontané. Néanmoins, il est écrit avec l'objectif de paraître aussi naturel que possible et pour analyser la traduction estonienne du français naturel parlé, les traductions des films sont la meilleure source possible. Il est également important de mentionner que comme les sous-titres ont été obtenus sur l'internet, nous ne pouvons pas être certaines qu'ils sont traduits directement du français vers l'estonien. Les sous-titres estoniens nous permettront néanmoins d'analyser quels moyens linguistiques on utilise en estonien dans les contextes où apparaissent les questions françaises en *quoi* et *qu'est-ce que*.

Ce genre de textes ont été utilisés pour analyser le discours quotidien par plusieurs chercheurs·euses. O'Connor (2001), par exemple, a décrit le changement paramétrique et le développement des interrogatives SVO dans l'histoire du français à l'aide des textes du théâtre et Celle (2018) a analysé des questions dans des contextes de surprise en utilisant des textes des films.

Au début de notre mémoire, nous introduirons notre corpus, la méthode d'analyse et les critères selon lesquelles on peut reconnaître une question. Le reste du mémoire sera divisé en trois parties : caractéristiques syntaxiques des interrogatives, fonctions pragmatiques des questions et traductions estoniennes des questions. Dans les

chapitres théoriques, nous utiliserons, dans la mesure du possible, des articles et des analyses qui se basent sur le discours naturel.

Dans la première partie, les caractéristiques syntaxiques et morphologiques des interrogatives, nous décrirons les différents types d'interrogatives totales et d'interrogatives partielles en français selon les analyses de Coveney (2011) et Boucher (2010). Après cela, nous analyserons les différentes structures des questions en *quoi* et *qu'est-ce que* que nous avons trouvées dans notre corpus.

La deuxième partie sera consacrée aux fonctions pragmatiques des questions. D'abord, nous décrirons, selon Dayal (2016), les fonctions des questions en les divisant en question canoniques et non-canoniques, puis, selon Rumm (2019), les sous-catégories des deux types de question en donnant des exemples de notre corpus. À la fin de cette partie, nous analyserons les fonctions des questions de notre corpus et nous proposerons des explications possibles sur le choix des termes interrogatifs français.

Dans la troisième et dernière partie de notre mémoire, nous clarifierons d'abord l'influence possible de la forme des sous-titres sur la traduction. Ce chapitre est suivi de l'analyse des traductions estoniennes : le terme ou pronom interrogatif choisi, le type de phrase de la traduction. Nous chercherons également des liens entre les fonctions des questions françaises et leurs traductions estoniennes.

Corpus et méthode

Le corpus de notre mémoire a été créé à partir de cinq films français : *Entre les murs* (2008), *La famille Bélier* (2014), *Ne le dis à personne* (2006), *Taxi 4* (2007) et *La vie d'Adèle* (2013). Les critères principaux du choix des films étaient l'année de production et le temps auquel les événements du film ont lieu. Comme l'objectif de ce mémoire est d'analyser le discours quotidien contemporain, nous avons choisi de baser notre analyse sur les films produits au XXI^e siècle et pour la même raison, l'intrigue de ces films a lieu au XXI^e siècle.

Les sous-titres estoniens des films ont été obtenus grâce au corpus OpenSubtitle. Il est important de noter que ces traductions n'ont peut-être pas été rédigées par des professionnels, mais pour analyser comment une personne estonienne interprète les questions choisies, cela ne posera pas de problème. Pour créer notre corpus, nous avons d'abord regardé les films, transcrit (à la place d'utiliser les sous-titres en français parce que les sous-titres sont souvent formulés différemment du discours oral) toutes les questions qui contiennent les termes interrogatifs *qu'est-ce que* ou *quoi* et les réponses à ces questions. Puis, nous avons ajouté les traductions estoniennes des questions et des réponses. Lorsque nous l'avons jugé utile pour donner des exemples dans le mémoire, nous avons ajouté le texte qui précède la question.

Nous avons inclus les réponses aux questions en *quoi* et *qu'est-ce que* parce qu'elles nous aideront à déterminer les fonctions pragmatiques des questions. La plupart des études qui analysent les fonctions pragmatiques des questions le font sur la base de la façon dont l'interlocuteur·rice comprend ce qui vient d'être demandé.

Le corpus contient 259 questions en français et 236 questions en estonien. Le nombre des questions et des réponses en français et en estonien diffère quelque peu – la raison en est que parfois, elles ont été prononcées à voix basse ou, au contraire, dans une situation bruyante où beaucoup de choses ont été dites par de nombreuses personnes différentes. Il y a 196 réponses en français et 191 réponses en estonien dans le corpus. Le nombre de réponses est inférieur au nombre de questions parce qu'on n'a pas répondu verbalement à toutes les questions – certaines d'entre elles sont suivies d'une réaction non-verbale, certaines réponses sont inconnues (par exemple quand le·la

locuteur·rice parle au téléphone) et certaines n'ont reçu aucune réponse verbale ou non-verbale.

Chaque question française dans le corpus a été décrite selon son type syntaxique, ses moyens morphologiques, sa fonction pragmatique et l'interchangeabilité du terme interrogatif. Les traductions estoniennes ont été décrites par le type de phrase et le terme interrogatif utilisé. Ces données nous aideront à analyser les fréquences de chaque phénomène, les liens entre le type syntaxique et la fonction pragmatique et les liens entre les caractéristiques des questions françaises et leurs traductions estoniennes.

Voici quelques remarques sur le corpus :

1) L'un des films, *La famille Bélier*, contient beaucoup d'exemples en langue des signes. Dans de telles situations, nous avons écrit *langue des signes* à la place de la question ou de la réponse et nous avons ajouté entre parenthèses ce que nous avons supposé que le·la locuteur·rice a dit.

2) Il y a quelques questions qui comprennent deux énoncés qui sont prononcés l'un après l'autre sans pause. Nous avons décidé de les analyser pragmatiquement comme une seule question parce que dans de telles situations, la fonction des deux questions dans notre corpus était toujours la même. Pour cette raison, il peut y avoir certaines petites incohérences dans les données syntaxiques et morphologiques. Par exemple, une question comme *Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?* est considérée de manière pragmatique comme une seule question, mais syntaxiquement, comme deux interrogatives distinctes.

Critères de reconnaissance

Dans le discours naturel, comprendre si on a entendu une question, une déclaration, une exclamation ou un ordre vient facilement la plupart du temps. On n’y pense pas et on comprend ce que l’autre personne veut dire grâce à l’intuition. En revanche, si on veut analyser ces phrases, il faut avoir des critères plus précis.

En analysant le corpus de ce mémoire, nous utiliserons les critères pour reconnaître les interrogatives directes notés par Coveney (2011 : 120-121) :

1. Critères morphologiques : présence d’un mot *qu* (*qui, que, quoi, quel, lequel, où, quand, comment, combien, pourquoi*) ; présence d’une particule interrogative, notamment *est-ce que/qui*, mais aussi l’enclitique *-ti* dans certaines variétés.
2. Critères syntaxiques : inversion du verbe et de son sujet, clitique ou nominal.
3. Critères prosodiques et de ponctuation : souvent – mais pas toujours – intonation finale montante, en particulier pour les interrogatives du type SV ? ; de manière plus générale, la prosodie de l’énoncé interrogatif lui-même et de son contexte immédiat peut jouer un rôle primordial.
4. Critères discursifs et pragmatiques : le contexte est souvent déterminant, premièrement en ce qui concerne l’interprétation d’un énoncé comme interrogatif, et deuxièmement pour son interprétation sémantico-pragmatique plus précise, en termes de force illocutoire, orientation etc.

Dans les chapitres suivants nous examinerons chacun de ces critères plus précisément.

Dans ce mémoire, nous utiliserons le terme « interrogative » quand nous faisons référence à la forme grammaticale d’une phrase – la syntaxe, les mots interrogatifs – et nous utilisons le terme « question » quand nous faisons référence à l’acte de parole qui a pour objectif de demander des informations ou d’exprimer d’autres choses sous la forme d’une phrase interrogative.

1. Caractéristiques syntaxiques et morphologiques des interrogatives

Les interrogatives peuvent être distinguées selon la portée de l'interrogation : une phrase interrogative peut demander des informations sur la phrase entière – les interrogatives totales –, ou seulement sur une partie – les interrogatives partielles (Coveney 2011 : 113). La plupart des questions en *quoi* et *qu'est-ce que* sont des questions partielles, mais il existe également certaines constructions qui ont des caractéristiques des questions totales.

Dans ce chapitre, nous présenterons d'abord les caractéristiques syntaxiques et morphologiques des interrogatives. Après cela, nous analyserons ces caractéristiques dans notre corpus.

1.1. Interrogatives totales

Coveney (2011 : 114) distingue en français quatre structures différentes pour former une interrogative totale :

1. Sujet-verbe avec une intonation finale montante « intonation » : *Ils/les autres sont partis ?*
2. Est-ce que-sujet-verbe « est-ce-que » : *Est-ce que les autres/ils sont partis ?*
3. Verbe-sujet clitique postposé « inversion du clitique » : *Sont-ils partis ?*
4. Groupe nominale-verbe-sujet clitique postposé « inversion complexe » : *Les autres sont-ils partis ?*

Coveney distingue aussi les préannonces, qui est un autre type d'interrogative totale. Il donne quelques exemples : *Tu sais quoi ?* et *Tu sais pourquoi ?* Ces phrases sont considérées comme des interrogatives totales parce que même si on peut donner une réponse comme *Je sais beaucoup de choses*, par exemple, le locuteur présume que son partenaire de conversation ne sait pas la réponse (Coveney 2011 : 121). On voit ce type d'interrogative dans les sous-titres car c'est un moyen efficace pour attirer l'attention d'une autre personne, ce qui se passe très souvent dans le discours oral.

1.2. Interrogatives partielles

Boucher (2010 : 56) a groupé les questions partielles du français depuis le début du XXI^e siècle en quatre constructions de base, en utilisant les données trouvées par Elsig (2009 ; cité par Boucher 2010 : 56) :

1. « La construction dite *in situ*, où le verbe et le pronom interrogatif restent dans leurs positions de base respectives : *Tu vas où ?* »
2. La construction où le pronom interrogatif se déplace au bord gauche de la phrase alors que le verbe reste en place : *Où tu vas ?* Ce type de construction est souvent marqué comme QU-SVO.
3. « La construction où le verbe se trouve à gauche d'un pronom sujet, mais jamais d'un SN plein, et où le pronom interrogatif se trouve au bord gauche : *Où vas-tu ?* »
4. La construction avec *est-ce que*, où le pronom interrogatif se déplace au bord gauche et le verbe reste *in situ* : *Où est-ce que tu vas ?* Ce type de construction est souvent marqué comme Q-ESV.

Boucher (2010 : 61-63) remarque que le consensus général des linguistes génératif·ve·s¹ est que les deux premiers types sont plutôt utilisés dans la langue parlée et familière et les deux derniers dans la langue écrite et formelle. En analysant son corpus, Boucher a trouvé des exemples de chaque type d'interrogative dans son corpus du français oral, même s'il y avait une différence de proportion selon le registre et l'origine sociale.

Le discours oral du français a été étudié par O'Connor (2001 ; cité par Boucher 2010 : 57-58). Elle a analysé un corpus de pièces de théâtre du XVI^e au XX^e siècle et elle a trouvé qu'en français, l'ordre le plus utilisé pour former des interrogatives dans le discours oral est l'ordre SVO (sujet-verbe-objet). Selon une autre étude par Coveney (1996 ; cité par Boucher 2010 : 59) en considérant l'âge, l'origine géographique et le niveau social des locuteurs, Boucher a conclu qu'en moyenne, l'ordre SVO est utilisée par environ 85 % des questions partielles en français (Boucher 2010 : 59-60).

¹ Linguistes qui suivent la théorie linguistique proposée par Chomsky, selon TLIF : « Mécanisme, constitué par un ensemble de règles, qui permet de produire et de décrire toutes et rien que les phrases grammaticales d'une langue. » Cela signifie que cette approche ne s'intéresse pas au sens ou au contexte de ces phrases.

Exemples : *En quoi ça consiste ?* (Boucher 2010 : 65) *Pourquoi tu veux aller au cinéma ?*

L'autre type de question qui est populaire dans le discours oral français est la construction « in situ ». « In situ » est une expression latine qui signifie 'en place' en français, donc le mot interrogatif reste à la place du mot qu'il remplace. Selon Boucher, on voit souvent de telles constructions chez les questions écho, qui est un type d'initiation de la réparation que nous introduirons plus tard dans le mémoire : *Mon fils, il lit [inaudible]. – Il lit quoi ?* (Boucher 2010 : 63)

1.3. Analyse de la syntaxe et de la morphologie des interrogatives du corpus

Dans notre corpus qui inclut 259 questions françaises, il y a 118 interrogatives (qui constituent 116 questions), soit ~46%, en *qu'est-ce que* et 143 énoncés interrogatives (qui constituent 141 questions), soit ~55%, en *quoi*. En plus, il y a deux questions qui comprennent deux énoncés interrogatifs : un en *quoi* et un en *qu'est-ce que*.

En analysant le corpus, il faut prendre en compte que les deux termes interrogatifs ont des limites syntaxiques qui influencent leur usage. Dans notre corpus, *quoi* et *qu'est-ce que* sont pour la plupart grammaticalement interchangeables : 180 exemples sur 259, soit ~69%. Utilisons comme exemple une question de notre corpus :

(1) T'en penses quoi, toi ? (*La famille Bélier* 2014)

Au lieu de cette formulation, on pourrait dire : *Qu'est-ce que t'en penses, toi ?* Dans cet exemple, *quoi* a le rôle du COD. Mais même si un tel échange est « autorisé » par les règles de grammaire, parfois il peut changer la fonction pragmatique d'une question. Nous nous pencherons sur ce genre d'exemples plus loin quand nous analysons les fonctions pragmatiques des questions.

Des interrogatives où *quoi* et *qu'est-ce que* ne sont pas grammaticalement interchangeables, 26 sont en *qu'est-ce que* et 55 sont en *quoi*.

Toutefois, dans certains cas, ce sont les règles syntaxiques qui décident le choix du terme interrogatif et non le locuteur·rice. Nous n'avons pas inclus les exemples du pronom interrogatif *quoi* quand il était précédé par une préposition (par exemple *en*

quoi, dans quoi, à quoi) parce que l'usage de ces exemples n'est pas comparable avec l'usage de *qu'est-ce que*, mais c'est un bon exemple d'une construction où *quoi* ne peut pas être remplacé par *qu'est-ce que*. Dans ces cas, l'interrogative en *quoi* ne porte pas sur le COD. Nous examinerons d'autres exemples des situations dans lesquelles les deux termes interrogatifs ne sont pas interchangeables pour les raisons syntaxiques au cours de ce chapitre.

Il y a aussi quelques questions où, syntaxiquement, on pourrait échanger *quoi* et *qu'est-ce que*, mais on ne le fait généralement pas parce qu'on est habitué d'utiliser un certain terme interrogatif dans une certaine situation. Nous avons classifié ces exemples comme étant non-interchangeables. Dans notre corpus, les exemples de telles occurrences sont pour la plupart des variantes de la question *Qu'est-ce qu'il y a ?* :

(2) Alors, le malien, qu'est-ce qu'y a ? (*Entre les murs* 2008)

Mais on y trouve aussi des interrogatives plus vulgaires, comme *Qu'est-ce que tu fous ?* et ses variantes avec d'autres formes de verbes :

(3) Non mais qu'est-ce qu'il fout ? (*Taxi 4* 2007)

Selon les règles syntaxiques du français, le terme interrogatif *qu'est-ce que* figure toujours au début d'une phrase interrogative. Techniquement, les questions en *qu'est-ce que* se classent parmi le type 4, où le pronom interrogatif se déplace au bord gauche de la phrase, il est suivi de *est-ce que* et le verbe qui reste *in situ* (Boucher 2010 : 56). Le pronom dans cette situation est *que*.

Voici un exemple syntaxiquement typique de notre corpus qui démontre l'usage de *qu'est-ce que* :

(4) A : Qu'est-ce que tu regardes ?

B : Rien, je regarde rien. (*La famille Bélier* 2014)

Dans notre corpus, *qu'est-ce que* est toujours suivi de quelque chose et n'est jamais utilisé seul, sans verbe, sauf pour des raisons pragmatiques. On le voit, par exemple, dans les cas (qui sont extrêmement rares) où le·la locuteur·rice s'attend à ce que son·sa interlocuteur·rice finisse la phrase ou ille croit que l'interlocuteur·rice sait déjà ce qu'il·elle veut dire :

(5) A : Qu'est-ce que...

B : Il vous remercie. (*La famille Bélier* 2014)

Dans cet exemple, le maire désagréable d'une ville (A) est en train de parler avec son concurrent qui est un homme sourd. Pour cette raison, sa fille (B), qui entend bien mais qui connaît aussi la langue des signes, doit être interprète entre les deux hommes. Les hommes ne s'aiment pas et l'homme sourd décide de signer quelque chose d'offensante au maire. Le maire veut, bien sûr, savoir ce qu'a dit l'homme sourd et il se tourne vers la fille, qui sait déjà ce que veut demander le maire parce qu'elle a dû servir d'interprète à ses parents toute sa vie.

Tout comme *qu'est-ce que* ne peut figurer qu'au début d'une phrase interrogative, *quoi* ne peut pas figurer à cette place sauf quand il est le seul mot dans l'énoncé. Si une phrase dans notre corpus inclut *quoi*, il s'agit toujours de type 1, « la construction dite *in situ* », simplement en raison des règles syntaxiques décrites par Boucher (2010 : 61) : *quoi*, étant un pronom « tonique » ou « fort », peut être accentué, suivre une préposition et doit rester *in situ*.

Voici un exemple syntaxiquement typique de notre corpus qui démontre l'usage de *quoi* :

(6) A : Tu fais quoi dans la vie, Adèle ?

B : Je fais mes études. (*La vie d'Adèle* 2014)

Quoi, au contraire de *qu'est-ce que*, figure souvent tout seul – dans notre corpus, il y en a 26 occurrences. Surtout, *quoi* est utilisé tout seul dans des situations où une personne n'a pas compris ou entendu ce qu'a dit son interlocuteur·rice – nous analyserons ce phénomène plus tard dans le mémoire.

(7) A : Il faut que je te laisse.

B : Quoi ?

A : Il faut que j'y aille. (*La famille Bélier* 2014)

L'exemple 7 démontre l'utilisation de *quoi* lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'autres mots.

Dans 15 exemples de notre corpus, *quoi* est ajouté à la fin d'une phrase déclarative (dans ce cas, *quoi* est souvent précédé par la conjonction *ou*) avec l'objectif de changer le type de la phrase pour la rendre interrogative :

(8) Il s'est arrêté pour déjeuner ou quoi ? (*Taxi 4* 2007)

Même si la plupart des interrogatives en *quoi* et *qu'est-ce que* font partie des interrogatives partielles, ce type de question est une interrogative totale parce que comme réponse, on ne peut dire que *oui* ou *non* ou leurs variantes (par exemple *absolument, certainement, pas du tout*). Ce type de question n'était pas décrite par Coveney (2011). C'est aussi un autre exemple d'une construction où le pronom interrogatif *quoi* ne peut pas être remplacé par le terme interrogatif *qu'est-ce que*.

Nous n'avons analysé que les questions en *quoi* (principalement de type 1 : la construction dite *in situ*) et en *qu'est-ce que* (toujours type 4) et nous ne savons donc pas combien d'autres types de questions se trouvent dans les films étudiés, mais nous avons vu que le type 4 est effectivement utilisé dans la langue parlée, contrairement à ce que nous avons évoqué dans le chapitre précédent.

2. Fonctions pragmatiques des questions

Comme mentionné dans les critères de reconnaissance au début du mémoire, nous utilisons le terme « question » pour décrire un acte de parole qui a pour objectif de demander des informations ou d'exprimer d'autres choses. Dans cette partie, nous présenterons d'abord les fonctions pragmatiques et prosodiques des questions et puis, nous analyserons les fonctions pragmatiques des questions de notre corpus.

2.1. Caractéristiques pragmatiques des questions

La fonction d'une question dépend de l'objectif du locuteur. Dans ce chapitre, nous décrivons les caractéristiques des questions canoniques et non-canoniques en nous concentrant davantage sur les questions non-canoniques parce qu'alors qu'une question canonique a toujours le même objectif, une question non-canonique peut avoir des objectifs différents et elle peut avoir plus d'un objectif.

Questions canoniques

La définition du mot *canonique* selon le Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi) est : « Conforme à un canon, à une norme reconnue ». Le terme *question canonique* est donc utilisé par les linguistes (surtout dans les études en anglais) pour décrire une question qui correspond à la définition d'une question, de nouveau selon le TLF :

Demande adressée en général oralement à quelqu'un, soit sous la forme d'une phrase incomplète qui appelle un complément, une confirmation, ou une dénégalation, soit sous la forme d'une interrogation, pour en apprendre quelque chose, en obtenir une réponse, en connaître l'opinion.

Veneeta Dayal a analysé la sémantique et la pragmatique des questions dans son étude « Questions » (2016). Elle a noté trois conditions pour décrire l'acte de parole des questions dites canoniques (2016 : 1) :

1. Le·La locuteur·rice ne connaît pas la vérité sur une proposition.
2. Le·La locuteur·rice veut connaître la vérité sur la proposition.

3. Le·La locuteur·rice croit que l'auditeur·rice connaît la vérité sur la proposition.

Exemples : *Qu'est-ce que tu fais demain ? Tu préfères la musique classique ou le rock ?*

Dayal affirme que ces conditions sont susceptibles d'être universelles et qu'elles définissent l'acte de parole des questions dans chaque langue. (Dayal 2016 : 5)

Pour diviser les questions canoniques, nous utiliserons la thèse de doctorat de Rumm (2019) où elle a divisé, selon l'analyse de Thompson *et al.* (2015) les questions canoniques selon leurs objectifs : les offres de sujet et les questions complémentaires.

Les questions complémentaires sont reliées au contexte du sujet dont on parle actuellement et contiennent souvent des mots qui font référence à la conversation précédente, comme « ce », « il », « y » et leurs variantes, par exemple (Rumm 2019 :81). Voici un exemple d'une question complémentaire de notre corpus :

(9) A : Ceci dit, qu'est-ce qu'on dit ? Qu'est-ce que l'on fait ? Avertissement ?

B : Je crois vraiment c'est pas une histoire d'avertissement. (*Entre les murs* 2008)

La conversation dans l'exemple 9 a lieu dans le cadre d'une réunion disciplinaire concernant un étudiant qui s'est mis en colère en classe. Le directeur de l'école (A), qui dirige la réunion, demande à tous les participants comment ils vont punir l'étudiant. Cette question est directement liée au dialogue qui la précède – une discussion sur ce même sujet où le comité disciplinaire a discuté de toutes les options possibles. Le directeur reçoit une réponse par un professeur (B) qui exprime son opinion et dit qu'un avertissement n'est pas une sanction appropriée.

Les offres de sujet ont pour objectif d'introduire un nouveau sujet de discussion. Elles sont plus indépendantes que les questions complémentaires et généralement, elles sont complètement compréhensibles même si on n'est pas familière avec le contexte du dialogue précédent et ils n'y font pas référence. Une offre de sujet peut être néanmoins dérivée du dialogue précédent, mais le lien entre la question et le dialogue est beaucoup plus faible que dans les questions complémentaires. (Rumm 2019 : 81-83) Voici un exemple de notre corpus :

(10) A : T'écoutes quoi comme zik ?

B : De tout. Du moment que c'est bon je peux écouter du reggae, des chants tziganes, du classique ou de la dubstep. (*La famille Bélier* 2014)

Dans l'exemple 10, une fille (B) fait la connaissance d'un garçon (A). Ils parlent d'eux-mêmes et leurs intérêts. La question posée par le garçon n'est pas liée directement au dialogue précédent – avant cela, les deux personnages parlaient des livres.

Questions non-canoniques

Dans le discours naturel, on utilise souvent des interrogatives qui ne cherchent pas à obtenir des informations, mais à exprimer d'autres choses. Comme *canonique* signifie qu'une question correspond aux règles, à la définition du mot *question*, une question non-canonique diffère de ces critères. Selon Dayal (2016 : 268), vu qu'on peut choisir une alternative plus simple pour exprimer ce qu'on veut dire avec une question non-canonique, l'utilisation de ces questions est toujours consciente.

Nous utiliserons de nouveau la classification de Dayal (2016 : 268) pour décrire les questions non-canoniques. Ces questions s'écartent de la norme décrite au chapitre précédent d'au moins l'une des manières suivantes :

1. Le·La locuteur·rice a un parti pris sur les réponses possibles.
2. Leur forme syntaxique n'est pas conforme à celle des interrogatives normales.
3. Elles ont un autre objectif en plus ou au lieu d'une requête d'informations.

Nous ajouterons à ces trois critères les caractéristiques prosodiques. Comme on le verra plus tard, nous pouvons dire, selon Delais-Roussarie *et al.* (2015), que les caractéristiques prosodiques diffèrent selon la fonction de la question.

Nous utiliserons de nouveau les résultats de Rumm (2019), qui a analysé des questions partielles et leurs réponses dans le discours quotidien estonien, pour décrire plus précisément les fonctions des questions non-canoniques. Nous nous concentrerons sur les questions partielles parce que les questions en *qu'est-ce que* et *quoi* font partie, la plupart du temps, de cette catégorie. Rumm les a divisées en trois catégories basées sur le guide de codage d'un projet de l'Institut Max Planck (Stivers, Enfield 2010 : 2623 ; cité par Rumm 2019) dont la première et la plus fréquente est les questions rhétoriques où elle place toutes les questions exprimant des actes de parole qui diffèrent de l'interrogation. La deuxième catégorie est les initiations de la réparation, effectuées soit par le·la locuteur·rice et soit par la personne « interrogée » et la troisième les questions délibératives, que le·la locuteur·rice pose à elle- ou lui-même. (Rumm 2019 : 24)

Elle distingue aussi les questions monofonctionnelles et les questions polyfonctionnelles en notant qu'une phrase interrogative peut être utilisée pour exprimer plusieurs choses (Rumm 2019 : 24).

Questions rhétoriques

Commençons par les questions rhétoriques qui est la catégorie la plus fréquente. Selon Laanesoo (2018 : 40), toutes les questions rhétoriques sont polyfonctionnelles et elles forment un continuum : à une extrémité on trouve les questions qui sont plutôt utilisées pour demander quelque chose (bien sûr avec une autre nuance) et à l'autre, les questions qui sont plutôt des déclarations.

L'objectif principal du premier type de question rhétorique est **d'obtenir des informations, mais aussi d'exprimer autre chose**. Le·la locuteur·rice ne connaît pas la réponse et l'attend de son·sa interlocuteur·rice, mais en plus de cela, ille exprime un doute, par exemple (Rumm 2019 : 136-137). Voici un exemple de notre corpus :

(11) A : Et vous attendez quoi en faisant ?

B : Que vous soyez puni. Comme nous. (*Entre les murs* 2008)

Dans cet exemple, un professeur (A) affronte deux étudiantes parce qu'elles se sont plaintes de lui auprès d'une autre professeure. Le professeur est en colère, mais veut vraiment savoir pourquoi ses étudiantes l'ont fait. En même temps, il exprime qu'à son avis, les filles n'auraient pas dû se plaindre de lui. Il reçoit une réponse canonique de l'une des filles (B).

Le prochain type sur le continuum, selon Rumm (2019 : 132), comprend des **questions avec une déclaration** – la déclaration peut être une position de le·la locuteur·rice ou un reproche. Ce type de question commence en estonien généralement par les mots *miks* ou *mis* (*mis* étant une traduction estonienne populaire des termes interrogatifs français *qu'est-ce que* et *quoi*). Dans notre corpus, il y a plusieurs exemples, en voici un :

(12) A : Emilien ?

B : Quoi encore ?

A : Tu peux venir voir. (*Taxi 4* 2007)

Ici, un policier (A) a déjà appelé plusieurs fois le nom de son collègue pour lui donner des informations. Son collègue Emilien (B) veut se concentrer et il est énervé,

mais il sait que les informations sont importantes. En posant la question, Emilien dit à son collègue de lui communiquer les informations, mais il exprime aussi son agacement : « Arrête de m'ennuyer. »

Le troisième type de questions rhétoriques est la **combinaison d'une directive et d'une déclaration**. Les questions directives interdisent l'action en cours ou contiennent un reproche. Souvent, l'interlocuteur·rice ne donne pas de réponse et parfois, ille commence à se justifier. (Rumm 2019 : 131-132) Les questions qui ont pour objectif principal d'interdire une action ont toujours comme objectif secondaire de faire un reproche et vice-versa (Laanesoo 2018 : 27). Un exemple de notre corpus :

(13) A : Qu'est-ce que vous avez fait ?

B : Ben vous m'avez donné l'ordre de le mettre dans le grand bureau, alors moi j'ai pas discuté, hein ! (*Taxi 4* 2007)

La conversation dans l'exemple 13 se tient entre un chef et l'un de ses subordonnés. Le subordonné a reçu de son chef l'ordre de placer une grande cage dans un bureau petit, mais en faisant cela, il a démolé une partie du mur et il a brisé quelques meubles. La question est posée quand le chef arrive et voit ce qui s'est passé. Comme réponse, qui n'est pas nécessaire car l'objectif du chef est de réprimander son subordonné et non de poser une question, le subordonné se justifie.

À l'autre extrémité, celle qui est la plus éloignée des questions canoniques, on trouve les **affirmations**, bien sûr sous la forme d'une phrase interrogative. Dans ce cas, le locuteur·rice ne demande jamais des informations et donc une réponse n'est pas nécessaire, mais cela ne signifie pas que l'interlocuteur·rice n'en donne pas sous la forme d'une justification ou d'une réaction non-verbale, par exemple. (Rumm 2019 : 129-130) Un exemple de notre corpus :

(14) A : Qu'est-ce qu'il y a de plus anodin qu'une femme de ménage qui pousse un chariot, je vous le demande, hein ?

B : Oui, surtout dans un couloir d'hôtel ! (*Taxi 4* 2007)

Dans cet exemple, la question est posée par un chef de police (A) à ses policiers dans un couloir d'hôtel. Ils ont pour tâche de faire sortir un homme célèbre de l'hôtel en toute sécurité. Le chef est convaincu qu'il y a des criminel·les dans l'hôtel qui veulent enlever la célébrité et il pense qu'une femme de ménage est un excellent déguisement.

Avec la question, il veut dire « Il n’y a rien de plus anodin qu’une femme de ménage qui pousse un chariot », qu’on considère comme une phrase déclarative. Comme réponse, un de ses policiers (B) est d'accord avec lui.

Initiations de la réparation

On utilise une correction principalement lorsqu’on n’a pas entendu ou n’a pas compris ce qu’a dit l’autre personne, mais aussi pour exprimer une opinion, une surprise sur ce qui vient d’être dit ou quand on raconte une blague. Une correction peut être effectuée par le·la locuteur·rice, ou par son·sa interlocuteur·rice (mais c’est très rare et nous ne nous concentrerons donc pas sur ce type). Une correction peut être ouverte, c’est-à-dire qu’on demande quelque chose sur la phrase ou l’énoncé entier, ou localisée, c’est-à-dire qu’on demande quelque chose sur seulement une partie de la phrase ou de l’énoncé. La correction se compose souvent d’un seul mot (terme interrogatif, comme *quoi* par ex., ou particule, comme *hein*, par ex.), mais on utilise aussi des phrases complètes et des syntagmes. (Rumm 2019 : 108-116) Premièrement, voici un exemple d’une initiation de la réparation ouverte de notre corpus :

(15) A : Maintenant j'arrive à regarder mes films sans sous-titres.

B : Tu as dit quoi ?

A : Je sais plus que j'ai dit. (*La vie d'Adèle* 2014)

Dans cet exemple, deux filles viennent de se rencontrer et apprennent à se connaître. Elles parlent de l’école et de leurs matières préférées et l’un d’entre elles (A) dit qu’elle adore l’anglais et qu’elle est plutôt douée pour cela. Comme la musique est forte, l’autre fille (B) n’a pas entendu et demande ce que la fille A a dit.

Une initiation de la réparation localisée sera illustrée par l’exemple suivant :

(16) A : Ils sont cheums, vos livres, monsieur.

B : Ils sont quoi ?

A : Ils sont nuls. (*Entre les murs* 2008)

Ici, une étudiante (A) exprime son opinion sur les livres qu’elle doit lire pour le cours du français. Le professeur (B) adressé comprend ce qu’a dit l’étudiante, mais il n’apprécie pas le mot que la fille a choisi et il lui donne la possibilité de reformuler ses pensées.

Questions délibératives

Comme le suggère le titre, ce type de question est utilisé quand le·la locuteur·rice se demande quelque chose à lui ou elle-même. L'interlocuteur·rice (s'il y en a un·e) ne peut pas répondre à ces questions parce qu'elle ne dispose pas des informations nécessaires (Rumm 2019 : 148) Il n'y a qu'un seul exemple dans notre corpus :

(17) : Adèle ! Elle entend pas ou quoi ? (*La vie d'Adèle* 2014)

Dans cet exemple, un ami d'une fille (Adèle) appelle son nom de loin pour lui parler. La fille continue à marcher et l'ami se demande pourquoi elle ne s'est pas arrêtée pour lui parler.

2.2. Caractéristiques prosodiques des questions

Quelquefois, notamment dans la langue parlée, on voit que la syntaxe d'une phrase interrogative est similaire aux autres types de phrases – l'ordre préféré étant SVO, comme dans les assertives et les exclamatives – et étudier uniquement la syntaxe et la morphologie ne suffit donc pas pour conclure qu'il s'agit d'une question ou d'un autre type de phrase.

Coveney (2011 : 79) donne un exemple : Qu'est-ce que tu chantes bien ? / Qu'est-ce que tu chantes bien !

Les caractéristiques prosodiques des questions diffèrent selon leur fonction – canonique ou non-canonique – et selon leur portée d'interrogation – interrogative totale ou interrogative partielle. Delais-Roussarie *et al.* (2015) ont divisé les questions selon ces critères et les décrivent dans « Intonation in Romance ».

Nous nous concentrerons uniquement sur les questions partielles parce que généralement, les questions de notre corpus font partie de cette catégorie (à l'exception des questions décrites au chapitre 1.2, par exemple, qui sont formulées en ajoutant *quoi* ou *ou quoi* à la fin de la phrase et qui ont pour objectif de faire d'une phrase déclarative une phrase interrogative, mais Delais-Roussarie *et al.* ne distinguent pas de telles questions parmi les interrogatives totales). Les questions partielles se divisent en questions canoniques, questions écho et autres types de questions (Delais-Roussarie *et al.* 2015 : 89-92)

Les caractéristiques prosodiques nous aideront à déterminer sans doute les fonctions pragmatiques des questions, mais l'objectif de ce mémoire est de trouver des liens entre les caractéristiques syntaxiques et pragmatiques et nous n'analyserons pas les caractéristiques prosodiques de manière aussi approfondie. Cependant, il nous semble pertinent de présenter ces propriétés pour mieux comprendre la nature de ce type de questions

Questions canoniques

Les interrogatives partielles qui cherchent à obtenir des informations (autrement dit canoniques) sont définies par un mouvement montant pendant le pronom interrogatif *qu-* ou pendant l'une des syllabes du mot *est-ce que*. La fin de ce type d'interrogative est généralement basse, mais d'autres formes sont possibles. En revanche, quand le mot *qu-* se trouve *in situ*, la fin est haute. (Delais-Rossarie *et al.* 2015 : 89-90)

Questions écho

Delais-Roussarie *et al.* (2015 : 91-92) remarquent en étudiant les interrogatives écho partielles que le contour est montant-descendant et similaire au contour des questions écho totales – et c'est logique parce que pragmatiquement, ce type d'interrogative est souvent utilisé pour obtenir des informations sur la phrase entière, même s'il s'agit d'une question *qu-* – ou montant. Quand une question écho est utilisée pour exprimer une surprise ou l'incrédulité, la fin de la phrase est montante et la syllabe pénultième plus longue.

Autres interrogatives non-canoniques

Quand un·e locuteur·rice utilise une question partielle pour exprimer son attitude à l'interlocuteur ou à la question en plus d'obtenir des informations, il y a un mouvement montant pendant le mot *qu-* comme dans les interrogatives partielles canoniques, mais le contour final est montant-descendant ou descendant (Delais-Roussarie *et al.* 2015 : 90-91)

2.3. Analyse des fonctions des questions du corpus

Les plus grandes catégories dans laquelle nous avons classé tous les exemples du corpus sont les questions canoniques et les questions non-canoniques. Dans le corpus

où on trouve 259 questions en français, il y a 117 (45%) questions canoniques et 142 (55%) questions non-canoniques – la distribution est presque égale avec une petite tendance vers les questions non-canoniques. Dans ce chapitre, nous décrirons la présence des questions canoniques et non-canoniques et leurs sous-types et chercherons des liens entre les caractéristiques syntaxiques et les fonctions des questions.

2.3.1. Questions canoniques

Nous commençons par les questions canoniques. Des 117 questions, 58, soit 50% sont considérées comme des offres de sujet. La fréquence des termes interrogatifs *qu'est-ce que* et *quoi* dans ces questions est complètement égale : 29 questions utilisent *qu'est-ce que* et 29 utilisent *quoi*. La plupart des exemples font partie des questions décrites au chapitre 1.2 où syntaxiquement, *quoi* et *qu'est-ce que* peuvent être échangés l'un contre l'autre. Il n'y a que deux parmi les questions en *qu'est-ce que* où les termes ne pourraient pas être échangés – les deux étant des variantes de *Qu'est-ce qu'il y a ?*

Il n'y a aucune preuve que l'un des termes interrogatifs est utilisé dans un registre plus soutenu ou plus familier, étant donné que *qu'est-ce que* a été utilisé 21 fois dans des contextes soutenus et huit fois dans des contextes familiers et *quoi* a été utilisé 20 fois dans des contextes soutenus et 9 fois dans des contextes familiers. Voici des exemples du registre soutenu avec les deux termes interrogatifs :

(18a) A : Qu'est-ce qu'elle a, la dame ?

B : Ça s'appelle la division du travail. Elle sourit, je parle. (*La famille Bélier* 2014)

(18b) A : Et concrètement, vous comptez faire quoi concernant mon raccordement ADSL ?

B : Rien. (*La famille Bélier* 2014)

Et voici des exemples du registre familier :

(19a) A : Qu'est ce tu crois qu'ils vont devenir nos enfants ?

B : Comment ça ? (*Taxi 4* 2007)

(19b) A : On fait quoi ?

B : Je sais pas. Tu veux qu'on aille bouffer un truc ? (*La vie d'Adèle* 2014)

La plupart des offres du sujet ont pour objectif d'apprendre quelque chose sur les sentiments, les opinions ou les intentions d'une autre personne. Il y a aussi des exemples où ce qui est demandé est un fait plus concret. La différence entre *quoi* et *qu'est-ce que* n'est pas grande, mais il y a néanmoins une petite tendance d'utiliser plutôt des questions en *quoi* (11 exemples contre quatre en *qu'est-ce que*) dans des contextes où la réponse cherchée n'est pas un fait concret.

Le reste des questions canoniques – 59, soit 50% – sont des questions complémentaires. Ici, le terme interrogatif *quoi* est quelque peu préféré avec 33 usages, mais cela ne signifie pas que *qu'est-ce que* n'était pas populaire – on l'a utilisé 26 fois.

Exactement comme dans les offres de sujet, les deux termes interrogatifs sont utilisés dans le discours soutenu et dans le discours quotidien.

Presque toutes les questions complémentaires sont posées pour en savoir plus sur les sentiments ou les opinions de l'autre personne :

(20) A : J'adore le cinéma américain.

B : Ah, oui ? Comme quoi ?

Nous supposons que c'est parce que les gens sont plus engagés dans des conversations sur leurs interlocuteurs ou sur elles-mêmes que dans des conversations sur des faits que nous acceptons comme étant la vérité.

2.3.2. Questions non-canoniques

Notre corpus contient 143 questions non-canoniques. Au chapitre 2.1., nous avons divisé, selon Rumm (2019), les questions non-canoniques en questions rhétoriques, initiations de la réparation et questions délibératives.

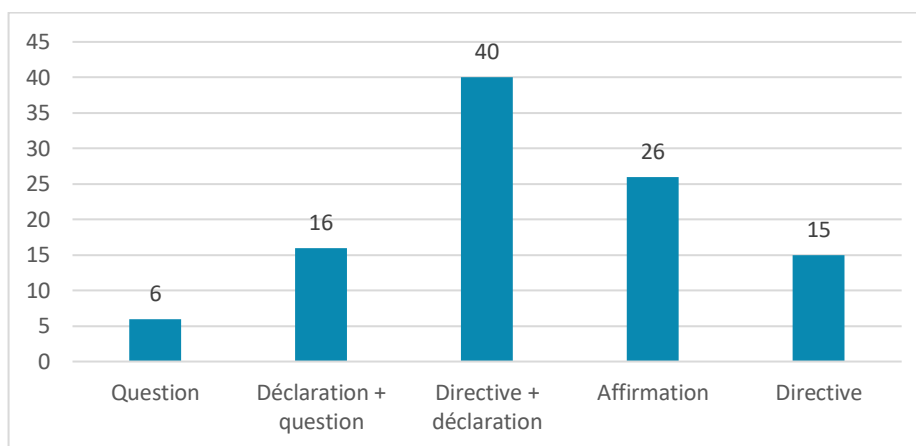
Les questions non-canoniques ont les fréquences suivantes : questions rhétoriques : 103, soit ~72% ; initiations de la réparation : 38, soit ~27% ; et questions délibératives : un, soit ~1%.

Questions rhétoriques

Dans le cadre théorique, nous avons décrit quatre types de questions rhétoriques qui forment un continuum. Afin que l'analyse soit plus facile à suivre, nous marquerons les types en français comme suit : « question » signifie les actes de parole qui ont pour

objectif principal de poser une question mais aussi d'exprimer autre chose ; « déclaration + question » signifie les actes de parole qui contiennent une question et une déclaration de même importance ; « directive + déclaration » signifie les actes de parole avec le but d'interdire l'action en cours ; « affirmation » signifie les actes de parole qui ont pour objectif d'exprimer l'opinion du·de la locuteur·rice. À partir de nos données, nous avons ajouté une autre catégorie, celle de la directive « pure » (qui sera marquée comme « directive ») que nous expliquerons plus loin dans ce chapitre.

Le graphique suivant illustre les fréquences de chaque type de question :



Graphique 1. La fréquence des questions rhétoriques dans le corpus.

Questions rhétoriques – « questions »

Commençons par les questions rhétoriques que nous avons nommé « questions » où l'on trouve seulement six exemples qui sont tous formulés avec le pronom interrogatif *quoi*. Grammaticalement, *quoi* est, dans quatre exemples, interchangeable avec *qu'est-ce que*, dans un exemple on a utilisé la construction *ou quoi* et dans un exemple, il n'y a pas de verbe.

Il est donc évident que *quoi* est le terme interrogatif préféré, mais comme toutes les questions où *quoi* est interchangeable se trouvent dans le même film et elles sont, pour la plupart, posées par la même locutrice, tirer des conclusions sur l'usage de *quoi* n'est pas possible.

Questions rhétoriques – « déclaration + question »

Le type suivant – « déclaration + question » – est considérablement plus fréquent que le précédent avec 16 occurrences. Sept de ces exemples sont formulés avec *quoi* et le reste (dix) avec *qu'est-ce que*. Dans la plupart des exemples, huit pour être exact, *quoi* et *qu'est-ce que* sont grammaticalement interchangeables, dans trois cas, *quoi* ne peut pas être utilisé à la place de *qu'est-ce que* – deux exemples sont des variantes de l'expression *Qu'est-ce qu'ils foutent?* – et dans six cas, *quoi* ne peut pas être remplacé par *qu'est-ce que* – dans deux exemples, on a utilisé la construction *ou quoi* et dans quatre exemples, il figure simplement sans verbe.

Nous pouvons dire à partir du paragraphe précédent que le-la locuteur-riche avait un choix entre les termes interrogatifs dans huit cas : à sept occasions, ille a choisi *qu'est-ce que* et à une, ille a choisi *quoi*. Il y a donc une claire préférence pragmatique pour *qu'est-ce que* dans cette catégorie et le choix du terme interrogatif peut influencer le sens de la question. Voici un exemple d'une question rhétorique « déclaration + question » de notre corpus :

(21) A : Qu'est-ce que j'ai fait ?

B : *langue des signes* (C'est une tradition chez les juifs.) (*La famille Bélier* 2014)

Dans cet exemple, le père (B) d'une fille (A) vient de la gifler. La fille exprime qu'elle n'a pas compris pourquoi son père l'a giflée – « Je n'ai rien fait. » – et elle veut une explication ; en même temps, elle fait un reproche : « je n'approuve pas que tu m'aies giflé. » Comme réponse, le père explique son raisonnement.

La popularité de *qu'est-ce que* est probablement plus grande parce qu'au début d'une phrase, il est plus facile de le souligner de la bonne manière – dans la plupart des exemples de notre corpus, la « déclaration » dans « déclaration + question » est un reproche :

(22) A : Et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

B : Ben, je... (*Taxi 4* 2007)

Dans l'exemple 22, un chef de police (A) entre dans son bureau et y trouve un étranger (B). Comme l'homme étranger semble travailler, le chef veut savoir ce qu'il fait. En même temps, il est surpris d'avoir trouvé cet homme dans son bureau et lui fait un reproche : « Vous ne devriez pas être ici. »

Les constructions *in situ* sont plus populaires dans les questions canoniques et dans les initiations de la réparation, que nous analyserons plus loin dans ce chapitre.

Questions rhétoriques – « directive + déclaration »

Dans le corpus, il y a 40 questions dites « directive + déclaration ». Comme dans la catégorie précédente, la plupart (24) des questions sont des questions en *qu'est-ce que, quoi* est utilisé 16 fois. Parmi ces questions, la fréquence des questions grammaticalement non-interchangeables est plus grande – il y en a quinze. Six questions peuvent être formulées uniquement avec *qu'est-ce que* et huit uniquement avec *quoi*.

Comme dans les questions « directive + déclaration », on peut supposer que la plus grande fréquence des questions interchangeables en *qu'est-ce que* signifie que ce terme interrogatif est plus facile à souligner :

(23) A : Qu'est-ce que vous faites ? Reprenez ça !

B : Quoi, vous préférez un lecteur DVD ? Ou un plasma ? (*Ne le dis à personne* 2006)

Dans cet exemple, un homme (B) qui a un fils gravement blessé vient d'offrir de l'argent au médecin (A) qui lui a sauvé la vie. Le médecin ne le trouve pas acceptable et il refuse d'accepter l'argent.

Il y a aussi quelques exemples qui ne soutiennent pas cette théorie, mais leur fréquence est marginale :

(24) A : Tu fais quoi, là ?

B : Je me casse. (*La famille Bélier* 2014)

Il est intéressant de noter que la plupart des questions « directive + déclaration » en *qu'est-ce que* et deux questions en *quoi* qui sont grammaticalement interchangeables contiennent d'une manière ou d'une autre la question *Qu'est-ce que tu fais* :

(25) Maman, qu'est-ce que tu fais ? (*La famille Bélier* 2014)

(26) Qu'est-ce que vous faites là, les enfants ? (*Taxi 4* 2007)

(27) Tu fais quoi, là ? (*La famille Bélier* 2014)

(28) Les deux, là, qu'est-ce que vous faites, en fait ? (*Entre les murs* 2008)

Comme décrit au chapitre 1.2, les questions non-interchangeables en *quoi* dans notre corpus sont très souvent sous la forme *ou quoi*. Les phrases comme cela sont très bien compréhensibles même sans l'ajout de *ou quoi*, mais quand il est ajouté, l'allocutaire a la possibilité d'interpréter la phrase, qui a souvent une nuance négative, comme s'il s'agissait d'une demande des informations (Günther 1996 ; cité par Rumm 2019 : 47). On voit de telles questions aussi dans les catégories « déclaration + question » et « affirmation », mais le nombre d'exemples est insignifiant. Voici un exemple d'une question en *ou quoi* de notre corpus :

(29) T'es conne ou quoi ?

Dans l'exemple 29, une fille se bat avec une camarade de classe. Un ami de la fille l'attrape et est en colère contre elle, en disant que se battre était une très mauvaise idée.

Questions rhétoriques – « directive »

Aux quatre catégories proposées par Rumm (2019), nous ajoutons la catégorie « directive » dont la nature n'est pas soutenue par la théorie présentée au chapitre 2.1. selon laquelle toutes les questions rhétoriques sont polyfonctionnelles. Le seul objectif des questions qui font partie de cette catégorie est de donner une permission très spécifique – de parler. Dans notre corpus, il y a 15 occurrences et parmi les 15 questions, six sont en *quoi* et dix en *qu'est-ce que*. Il s'agit d'une des rares catégories où la fréquence des questions en termes interrogatifs grammaticalement interchangeables est plus petite que celle des questions non-interchangeables.

Le dialogue typique commence par l'attraction de l'attention, souvent c'est le nom de l'allocutaire. Ensuite, l'allocutaire « répond » en donnant à l'autre personne la permission de parler et après cela, le-la premier·ère locuteur·rice entame la conversation. Absolument tous les exemples de ce type de question en *quoi* apparaissent seuls dans la phrase comme dans l'exemple suivant :

(30) A : J'ai une question.

B : Quoi ?

A : À ce qui paraît, hier, enfin, au conseil de classe et tout, vous m'avez cassé. (*Entre les murs* 2008)

et tous les exemples de ce type de question en *qu'est-ce que* sont des variantes de *Qu'est-ce qu'il y a ?*:

(31) A : Monsieur Thomasson ?

B : Oui, qu'est-ce qu'y a ?

A : Pour le concours c'est d'accord. (*La famille Bélier* 2014)

Parfois dans la langue familière, le *il* est omis et la question devient « Qu'est-ce qu'y a ? »

Questions rhétoriques – « affirmation »

Dans notre corpus, il y a 26 exemples des affirmations. Le nombre des questions en *quoi* et des questions en *qu'est-ce que* n'est pas très différent – nous avons trouvé 15 exemples en *qu'est-ce que* et 11 exemples de *quoi*. Des questions en *quoi*, on pourrait remplacer le terme interrogatif par *qu'est-ce que* dans huit cas, ce qui fait ~72% et des questions en *qu'est-ce que*, ce nombre est onze ou ~73%.

Examinerons d'abord les exemples où les termes interrogatifs ne sont pas interchangeables. La raison pour laquelle tous les cinq exemples en *qu'est-ce que* ne sont pas interchangeables est parce qu'ils sont utilisés dans des questions figées, comme nous l'avons expliqué au chapitre 1.2. Parmi les cinq exemples, trois utilisent des variantes de la question *Qu'est-ce qu'il y a ?*, quelque chose qu'on a vu dans presque toutes les catégories jusqu'à présent.

L'un des exemples utilise la question « qu'est-ce que tu crois », qui est ajouté à la fin de la phrase pour la souligner :

(32) Moi aussi, j'ai souffert, qu'est-ce que tu crois ? (*Ne le dis à personne* 2006)

Qu'est-ce que et *quoi* n'ont dans les affirmations que des différences syntaxiques. *Quoi* est dans la plupart des cas précédé de *c'est*, le sujet de la phrase étant *ce* :

(33) C'est quoi, le rapport ? (*Entre les murs* 2008)

Avec cette question, le locuteur veut dire qu'il n'y a pas de rapport.

Les sujets des questions en *qu'est-ce que* sont en général des pronoms qui remplacent un être vivant :

(34) A : Et t'as rien fait ?

B : Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

Ici, une femme est en colère contre son épouse parce qu'elle découvre un secret que son épouse lui a caché. Le secret est une pièce importante de l'enquête sur une meurtre et la femme pense que la police devrait être au courant dudit secret. L'épouse se défend et dit que dit qu'elle n'a rien pu faire parce que la police était corrompue.

Initiations de la réparation

Il y a 38 exemples des initiations de la réparation dans notre corpus. 23 de ces questions sont des initiations de la réparation ouvertes et le reste (quinze) sont localisées.

Commençons par les initiations ouvertes, qui demandent des informations sur la phrase précédente entière. Toutes les questions sauf trois sont formulées avec *quoi*. La plupart, soit 18, des cas ne contiennent pas d'autres mots que le pronom interrogatif et comme expliqué dans l'analyse syntaxique, dans ce cas, *quoi* ne peut pas être remplacé par *qu'est-ce que*. Dans notre corpus, les initiations de la réparation ouvertes sont utilisées pour exprimer cinq choses différentes : troubles auditifs, désaccord, agacement, surprise, mécompréhension. Comme la mécompréhension est la raison la plus fréquente, examinerons un exemple :

(35) A : Tu l'as fait ou pas ?

B : Quoi ?

A : Est-ce que tu les as... Est-ce que tu les as traitées de pétasses ? (*Entre les murs* 2008)

Dans cet exemple, deux étudiants deux étudiantes se sont plaintes de leur professeur à une autre professeure. La professeure (A) demande au professeur accusé (B) s'il a vraiment fait ce qu'ont dit leurs étudiantes. Le professeur accusé ne comprend pas tout de suite ce que l'autre professeur veut savoir.

Dans quatre exemples, *quoi* et *qu'est-ce que* sont grammaticalement interchangeables :

(36) A : Maintenant j'arrive à regarder mes films sans sous-titres.

B : Tu as dit quoi ?

A : Je sais plus. (*La vie d'Adèle* 2014)

Dans cet exemple, la question posée par le locuteur (A) peut être aussi formulée comme « Qu'est-ce que tu as dit ? » et la signification de la question ne changerait pas. Le choix du verbe dans cet exemple (*dire*) nous montre que cette question a été pose sur la phrase entière.

La différence entre les questions rhétoriques directives (souvent seulement le mot *quoi*) et les initiations de la réparation démontre parfaitement que le contexte des questions est extrêmement important parce que sans lui, nous n'aurions aucun moyen de décider les fonctions pragmatiques de ces questions.

Tous sauf un des quinze exemples des initiations de la réparation sont formulés avec *quoi*. Comme dans les initiations de la réparation ouvertes, la plupart des questions sont posées parce qu'on n'a pas compris ce qui vient d'être dit. Parmi les initiations de la réparation localisées, il y a beaucoup d'exemples où l'on ne connaît pas la signification d'un mot qu'on vient d'entendre :

(37) : A : Pour ça, il faut se servir un peu de l'intuition.

B : C'est quoi, l'« intuition »

A : C'est quoi, l'« intuition » ? Voilà, l'intuition c'est quand on peut pas se servir de la raison.

Questions délibératives

Dans notre corpus, il n'y a qu'un exemple d'une question délibérative. Cet exemple est présenté au chapitre 2.1.

3. Analyse des traductions estoniennes des questions en *quoi* et *qu'est-ce que*

En analysant les traductions des sous-titres, il faut prendre en considération les limites créées par ce type de texte. Ces limites peuvent influencer le choix des mots, l'ordre des mots et le registre. Dans les paragraphes suivants, nous décrivons les critères de sous-titrage plus précisément.

Le premier et le critère le plus important est la longueur d'un sous-titre, qui consiste de deux lignes. Dans notre mémoire, parce que les sous-titres avaient été téléchargés du corpus OpenSubtitle, il n'y a pas de règles concrètes concernant le nombre maximum de lettres dans une sous-titre. La longueur de ces lignes diffère, mais dans le monde professionnel, elle est généralement entre 35 et 45 caractères, donc le sous-titre entier contient entre 70 et 90 caractères.

En plus de la longueur, un·e traducteur·rice des sous-titres doit vérifier que la durée du texte dans le film ou dans la série n'est pas trop courte et que le·la spectateur·rice a assez de temps pour lire tout le sous-titre dans le délai imparti.

Ces deux critères peuvent fortement influencer le choix de mots – parfois, le·la traducteur·rice est obligé·e de choisir un mot qui diffère du mot souhaité, peut-être un synonyme qui n'a pas exactement la même signification. De plus, quelques mots pourraient être omis parce qu'il ne reste plus de caractères ou la durée de sous-titre est trop courte.

En estonien, il y a beaucoup de mots qui ne sont pas absolument nécessaires mais qui aident souvent à rendre le texte plus naturel, notamment les pronoms personnels : *mina* (*ma*), *sina*, (*sa*), *tema* (*ta*), *meie* (*me*), *teie* (*te*), *nemad* (*nad*). Ces pronoms sont donc souvent parmi les premiers mots qui sont exclus lorsque la limite des caractères est dépassée – sans ces mots, le texte ne perd pas son sens. Voici quelques exemples de notre corpus qui sembleraient plus naturels avec les pronoms personnels : *Arvan, et see oleks vägev ; Tuleme ka ; Tulin siia juhuslikult ; Mida loed?*

Comme mentionné dans l'introduction du corpus, notre corpus contient 237 questions et 191 réponses en estonien. Dans cette partie, nous analyserons les types de phrases des traductions estoniennes, les choix des pronoms ou termes interrogatifs en estonien et les liens entre les caractéristiques syntaxiques, morphologiques et pragmatiques des questions en français et en estonien. Comme les traductions du corpus peuvent être écrites par des amateur·rices, nous proposerons parfois, là où nous trouvons que c'est nécessaire, quelques commentaires sur la qualité de la traduction.

3.1. Types de phrases des traductions estoniennes

Des 238 questions traduites en estonien, 230, soit ~97%, sont traduites comme des interrogatives, quatre, soit ~1,5%, comme des déclaratives et un, soit ~0,5%, comme des exclamatives. Il y a aussi deux questions en français qui se traduisent en estonien par deux phrases : dans le cas du premier, l'une d'entre elles est une phrase déclarative et l'autre une phrase impérative et dans le cas du second, l'une d'entre elles est une phrase interrogative et l'autre une phrase impérative. Ces deux traductions constituent le dernier pour cent. Toutes les questions qui ont été traduites comme d'autres types de phrases sont en français des questions non-canoniques. Dayal soutient, comme mentionnée dans le chapitre 2.2., caractéristiques prosodiques des questions, que le choix d'utiliser une question non-canonique à la place du type de phrase qui correspond à ce qu'on veut dire est toujours conscient parce qu'utiliser une question quand l'objectif du·de la locuteur·rice n'est pas de demander des informations est plus difficile. Cela explique la grande fréquence des phrases interrogatives (par opposition aux phrases déclaratives, impératives et exclamatives) dans les traductions estoniennes des questions non-canoniques – le·la traducteur·rice comprend que les interrogatives ne sont pas utilisées en vain.

Les questions qui se traduisent en estonien comme des phrases déclaratives sont toutes différentes et comme le nombre d'exemples est seulement six, il est très difficile de tirer des conclusions. Dans deux cas sur six, la question française qui est composée d'une seule phrase est traduite en estonien comme deux phrases différentes dont l'une est déclarative et l'autre soit interrogative, soit impérative. En français, trois de ces questions sont formulées avec *quoi* et trois avec *qu'est-ce que*. Il y a, parmi les six questions, deux questions qui font partie de la catégorie des questions rhétoriques affirmatives et quatre qui font partie des questions rhétoriques « directive +

déclaration ». Il n’y a pas donc de lien clair entre la fonction des phrases en français et les traductions estoniennes. Voici un exemple d’une phrase interrogative française (qui appartient pragmatiquement à la catégorie des questions rhétoriques affirmatives) qui est traduite en estonien comme une phrase déclarative :

(38) fr : Qu'est-ce que je peux dire ?

et : Mul ükskõik, mul pole midagi öelda. ('Je m’en fiche. Je n’ai rien à dire') (*Entre les murs* 2008)

Des quatre traductions qui appartiennent à la catégorie « directive + déclaration », deux questions sont formulées avec *quoi* et une avec *qu’est-ce que* en français. Dans le cas de deux traductions, la phrase en estonien, même s’il agit d’une phrase déclarative, inclut clairement une directive :

(39) fr : Tu fantasmes ou quoi ?

et : Nüüd sa küll liialdad. ('C’est vraiment une exagération.') (*Entre les murs* 2008)

Ici, la phrase estonienne signifie, en plus de ce qui est écrit, que l’autre personne devrait arrêter d’exagérer. Un professeur sait que si l’un de ses étudiants doit passer un conseil de discipline, il va être exclu de l’école en France et il va se retrouver au Mali. D’autres professeurs qui participent à la conversation ne pensent pas que cela arrive.

Dans le cas du troisième exemple, la fonction « directive + déclaration » est moins claire en estonien que dans la question en français :

(40) fr : Non mais qu’est-ce qu’il fout ? C’est pas possible !

et : Ma lähen temaga hulluks. ('Il me rend fou !') (*Taxi 4* 2007)

La seule question qui se traduit par une phrase exclamative est un cas intéressant – en français, l’interrogative est formée en ajoutant *ou quoi* à la fin de la phrase affirmative (la question est donc totale) et comme nous avons décrit dans l’analyse pragmatique du corpus, sans *ou quoi*, la phrase est bien compréhensible, mais elle n’offre pas à l’autre personne la possibilité d’interpréter la question comme une requête d’informations. En estonien, cependant, le *ou quoi* est omis et la phrase est donc une exclamative :

(41) fr : Vous êtes complètement ouf ou quoi ?

et : Sa oled täielik peavalu! ('Tu es un vrai casse-pieds !') (*Ne le dis à personne* 2006)

La question qui est traduit en partie comme une directive est la suivante :

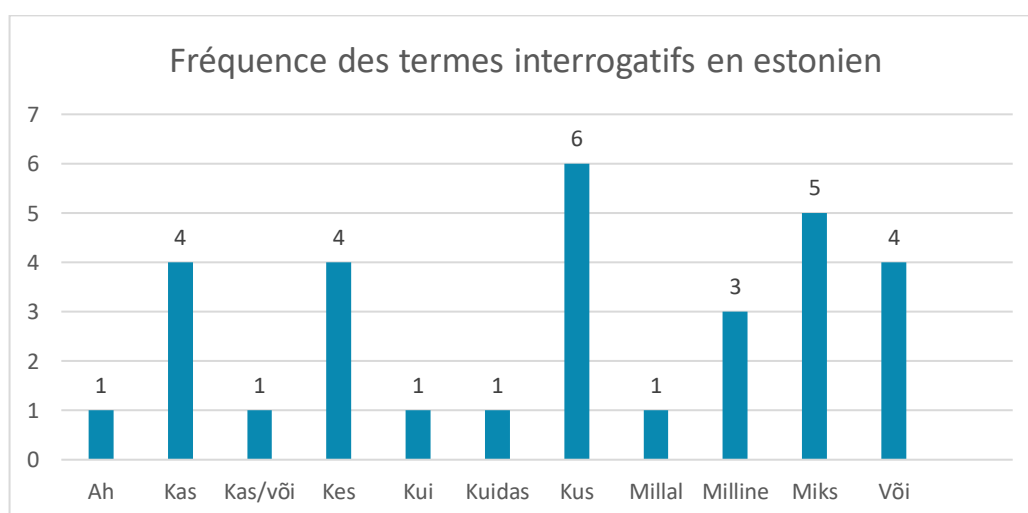
(42) fr : Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

et: Teen, mis tahan. Las ma olen. (Je fais ce que je veux. Laisse-moi.) (*La famille Bélier* 2014)

Ici, comme dans l'exemple précédent, comme réponse à la question française, il est plus facile pour l'interlocuteur de se justifier.

3.2. Termes interrogatifs dans les traductions estoniennes

Dans ce chapitre, nous examinerons uniquement les traductions qui utilisent la forme interrogative – c'est le seul type de phrase où on utilise les termes interrogatifs. Le nombre de ces cas est de 229. Parmi les traductions estoniennes, il y a huit termes interrogatifs différents : *kas* ('est-ce que'), *kes* ('qui'), *kui* ('si', 'quand'), *kuidas* ('comment'), *kus* ('où'), *millal* ('quand'), *milline* ('lequel'), *miks* ('pourquoi'), *mis* ('quoi', 'qu'est-ce que', 'que'). Il y a aussi quelques exemples avec la particule finale *või* ('ou'), un avec l'interjection *ah* et un cas où il y a deux mots interrogatifs différents : *kas* et *või*. La plus fréquente est le pronom interrogatif *mis* avec ses variantes, que nous introduirons plus loin dans ce chapitre, qui a été utilisé 178 fois, soit dans ~78% des cas. Dans 20 cas, soit ~9%, la phrase estonienne ne contient pas de terme interrogatif ou particule interrogative. Le reste des cas (31, soit ~13%) peut être observés sur le graphique ci-dessous :



Graphique 2. La fréquence des pronoms interrogatifs dans les traductions estoniennes du corpus

Dans le chapitre suivant, nous décrirons tous les termes interrogatifs qui ont été utilisés au moins trois fois.

3.2.1 Traductions estoniennes sans terme interrogatif

Dans la langue estonienne, une question n'inclut pas toujours un terme interrogatif et le fait qu'une phrase est une question peut parfois être exprimé seulement par l'intonation. En écrivant, on indique cette intonation en ajoutant un point d'interrogation à la fin de la phrase. Dans ce genre d'exemples, l'ordre des mots, cela veut dire les caractéristiques syntaxiques, est identique à celui d'une phrase déclarative. Les traducteurs·rices des films de notre corpus ont utilisé cette forme à 17 reprises, dont cinq sont en français des questions canoniques et 12 non-canoniques – ce type de construction est plus populaire dans les traductions estoniennes des questions non-canoniques.

Parmi les questions canoniques, on trouve trois offres du sujet et deux questions complémentaires. Voici un exemple d'une offre du sujet traduit par une phrase avec l'intonation montante :

(43) fr : Dis-moi, tu sais quoi en faire au moins, pendant deux heures ?

et : Ma loodan, et te leiate millega tegeleda ? ('J'espère que vous venez trouver quelque chose à faire') (*Taxi 4* 2007)

Des questions non-canoniques, dix sont des questions rhétoriques (quatre affirmatives, deux directives, deux questions de type « question », une « directive + déclaration » et une « déclaration + question ») et deux sont des initiations de la réparation ouvertes.

Les deux exemples des questions rhétoriques directives ont des traductions estoniennes identiques. Voici l'un d'entre eux :

(44) contexte précédent : A : J'ai une question.

fr : Quoi ?

et : Jah? ('Oui ?') (*Entre les murs* 2008)

Il y a aussi trois exemples qui se terminent par *ou quoi* en français, mais en estonien, le·la traducteur·rice a décidé d'omettre le *ou quoi* et de traduire ces questions par des phrases ou énoncés syntaxiquement déclaratifs avec une intonation montante :

(45) fr : Tu rougis ou quoi ?

et : Punastad ? ('Tu rougis ?') (*La vie d'Adèle* 2014)

Ici, le *ou quoi* est omis en estonien, mais contrairement à quelques exemples du chapitre précédent, la question reste une question.

Dans d'autres occasions, un mot interrogatif n'est pas nécessaire parce qu'au lieu de l'utiliser, le·la traducteur·rice indique que la phrase est une question par l'ordre des mots en utilisant l'inversion. Il y a trois exemples dans notre corpus, deux étant des questions canoniques et un étant une question non-canonique. Premièrement, un exemple d'une question canonique :

(46) fr : Qu'est-ce que tu fais demain soir ?

et : On sul homme õhtuks plaane ? ('As-tu des projets pour demain soir ?') (*Ne le dis à personne* 2006)

Dans cet exemple, la question en français est une question partielle et en estonien, une question totale. Les réponses dans les deux langues ne sont pas des variantes de *oui* ou *non*, mais la personne interrogée explique ses projets. En français, par exemple : *J'avais promis à la mère de Margot de passer la voir.*

Et voici le seul exemple d'une question non-canonique :

(47) fr : T'es complètement con ou quoi ?

et : Oled sa segi ? ('T'es fou ?') (*Ne le dis à personne* 2006)

3.2.2 Traductions estoniennes en *mis* et ses variantes

Le pronom interrogatif le plus fréquent dans notre corpus, *mis*, est également le pronom interrogatif qui présente le plus grand nombre de variantes comme il est utilisé dans sept cas grammaticaux : le nominatif (*mis*), le génitif (*mille*), le partitif (*mida*), l'inessif (*milles*), l'élatif (*millest*), le translatif (*milleks*) et le comitatif (*millega*). Cette multitude de cas est très intéressante parce que nous n'avons inclus dans notre corpus que les occurrences de *quoi* et *qu'est-ce que* dites « pures » et les interrogatifs précédés par une préposition (par exemple *sur quoi*, qui serait très probablement dans son sens littéral traduit en estonien en utilisant le cas adessif – *millel*) étaient exclus.

Mida est la forme qui est utilisée le plus fréquemment, nous avons trouvé 96 exemples, et *mis* n'est pas loin derrière avec 77 exemples. Toutes les autres variantes n'étaient utilisées qu'une seule fois.

Mida et mis

En analysant l'usage de ces deux pronoms interrogatifs, il est important de noter que contrairement à *quoi* et *qu'est-ce que* en français qui, dans notre corpus, sont pour la plupart interchangeables, l'usage de *mis* et *mida* dépend du verbe qu'ils précèdent ou suivent et d'un point de vue grammatical, on ne peut pas les échanger l'un contre l'autre sans changer le verbe qui suit. Cependant, dans la langue parlée, *mis* est parfois utilisé au lieu de *mida* et d'autres pronoms. Ces exemples sont rares dans notre corpus, mais ils existent quand même :

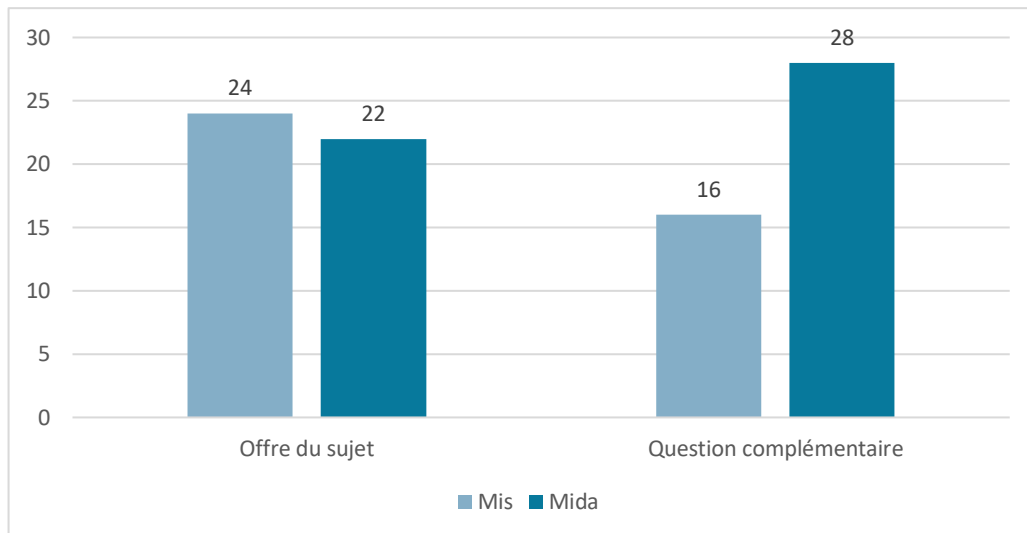
(48) fr : C'est quoi "babtou", quoi ?

et : Mis see yuppie tähendab ? (*Entre les murs* 2009)

Des 95 exemples de *mida* dans les traductions estoniennes des questions françaises en *qu'est-ce que* et *quoi*, 50 sont canoniques et 46 sont non-canoniques – la différence des fréquences est marginale.

Les questions françaises qui sont traduites en estonien comme des interrogatives commençant par *mis* n'ont pas non plus une très grande différence. – 40 exemples sont canoniques et il y a 37 exemples des questions non-canoniques. Dans l'ensemble, il y a donc 77 exemples dans notre corpus.

Le graphique suivant permettra d'illustrer les fréquences des questions canoniques traduites par *mida* et *mis* :



Graphique 3. La fréquence du *mis* et *mida* dans les traductions estoniennes des questions canoniques françaises en *quoi* et *qu'est-ce que*.

Comme on peut voir sur le graphique, les offres du sujet ont des fréquences très similaires. Les fréquences des pronoms interrogatifs des questions françaises sont également similaires : les deux – *quoi* et *qu'est-ce que* – ont été traduits par *mis* à 12 reprises et par *mida* à 11 reprises. Dans notre corpus, toutes les questions canoniques qui ont été traduites par les constructions en *mis* sauf six sont utilisées en interrogeant quelqu'un sur ses sentiments, ses opinions ou dans les situations où il n'y a pas de réponse dite « correcte » :

(49) : fr : Qu'est-ce qu'elle a, la dame ?

et : Mis prouaga lahti on ? (*La famille Bélier* 2014)

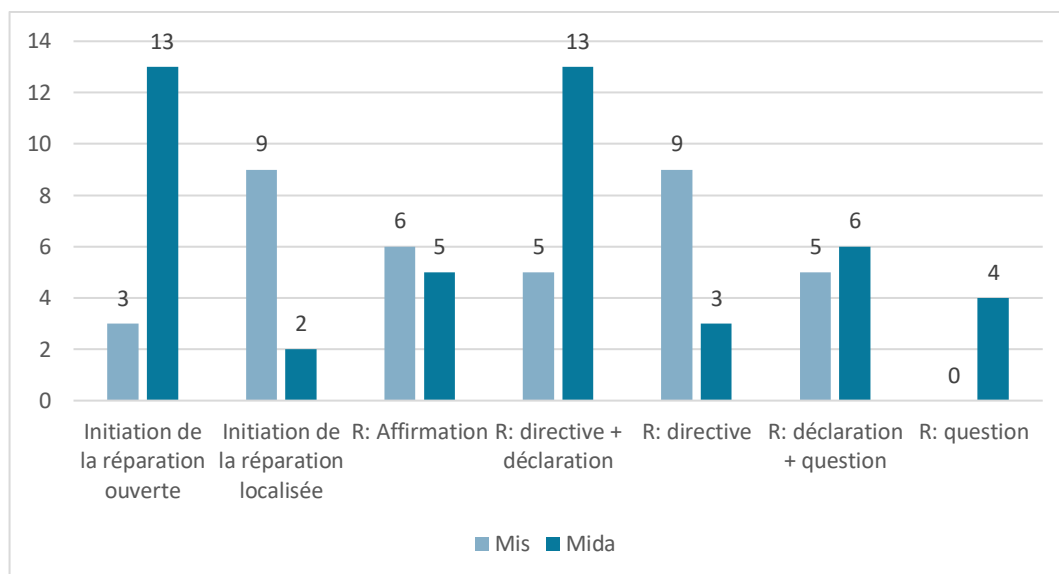
Parmi les traductions en *mida*, il n'y a pas de tendance si claire. Comme *mis*, il est utilisé dans des situations où il n'y a pas de réponse « correcte », mais aussi quand on veut savoir quelque chose de plus précis :

(50) : fr : Tu lis quoi ?

et : Mida loed ? (*La vie d'Adèle* 2014)

Dans les questions complémentaires, les constructions en *mida* sont plus fréquentes que les constructions en *mis*. *Mida* est préféré quand la question en français contient *qu'est-ce que* (17 usages contre 9 en *quoi*). Avec *mis*, la situation est inversée – 6 questions françaises en *qu'est-ce que* et 12 en *quoi*. Contrairement aux offres du sujet, il n'y a pas de tendance claire à *mida* ou *mis* selon la fonction de la question. Le choix entre les deux pronoms ne dépend que du verbe de la phrase.

Le graphique suivant illustre les fréquences des questions non-canoniques traduites par *mida* et *mis* :



Graphique 4. La fréquence de *mis* et *mida* dans les traductions estoniennes des questions non-canoniques françaises en *quoi* et *qu'est-ce que*. R signifie ici une question rhétorique.

La différence entre les initiations de la réparation ouvertes et localisées est évidente sur le graphique. Dans les initiations de la réparation ouvertes, la fréquence de *mida* est beaucoup plus grande – en français, quand on n'a pas entendu ou compris quelque chose, l'énoncé le plus utilisé est *quoi ?* qui est traduit en estonien dans la plupart des cas comme *mida ?*. Dans les initiations de la réparation localisées, la construction la plus utilisée en estonien est *Mis *partie de la phrase mal compris* on ?* ('C'est quoi/Qu'est-ce que c'est *partie de la phrase mal compris*') :

(51) fr : Commence par parler français, j'suis quoi ?

et : Räägi prantsuse keeles. Mis ma olen? ('Parle en français. Je suis quoi ?') (*Entre les murs* 2008)

Dans les initiations de la réparation localisées il y a aussi deux exemples qui sont formulées avec l'expression *mis mõttes ?* ('Qu'est-ce que tu veux dire ?) :

(52) contexte précédent : Vous êtes vénère, vous vous excitez sur moi. C'est quoi, ça ?

fr : C'est quoi, quoi ?

et : Mis mõttes mis? ('Qu'est-ce que tu veux dire, quoi ?')

Dans les questions rhétoriques que nous appelle « affirmations », comme dans les questions complémentaires, il n’y a pas de tendance claire à certaines constructions et les deux pronoms ne dépendent que du verbe de la phrase.

La grande fréquence de *mida* dans les questions rhétoriques « directive + déclaration » vient du fait que *qu’est-ce que tu fais ?*, *Qu’est-ce que tu fous ?* (quand ces phrases sont prononcées pour réprimander quelqu’un) et leurs variantes sont pour la plupart traduits comme *Mida sa teed ?* et ses variantes :

(53) fr : Qu’est-ce que vous foutez, bordel ?

et : *Mida kuradit sa teed ?* (‘Que diable tu fais ?’) (*Ne le dis à personne* 2006)

D’autres constructions – *mis toimub* (‘que se passe-t-il ?’) et *mis teil viga on* (‘Qu’est-ce que tu as ?’) – ont besoin de *mis* dans la forme nominative.

Les traductions des directives « pures » dans notre corpus, utilisent en estonien pour la plupart *mis on* et ses variantes et *mida ?*. On peut voir sur le graphique 4 que *mis on* avec ses variantes est la traduction la plus populaire. Voici un exemple de notre corpus :

(54) contexte précédent : Monsieur Thomasson ?

fr : Qu’est-ce qu’il y a ?

et : *Mis on ?* (*La famille Bélier* 2014)

Dans les traductions des questions que nous appelons « déclaration + question », on trouve deux exemples qui sont formulés par *mis* où grammaticalement, *mida* serait le pronom interrogatif correct. Autre que cela, il n’y a pas de constructions claires avec *mis* et *mida* et comme on peut le voir dans les autres types de questions, l’usage dépend des besoins grammaticaux.

C’est le même cas avec des questions rhétoriques nommées « questions ». On peut dire que dans notre corpus, des constructions en *mida* sont préférées, mais comme le nombre d’exemples est si petit, il n’est pas possible de tirer des conclusions plus générales.

En conclusion, les différences entre les usages de *mis* et *mida* apparaissent pour la plupart en raison des contraintes grammaticales. Il y a certaines situations où l’un d’entre eux est clairement préféré, mais cette préférence n’est pas majoritairement en

faveur du pronom interrogatif mais plutôt en faveur de certaines constructions qui utilisent l'un ou l'autre.

Autres cas grammaticaux

Il y a cinq exemples dans le corpus qui utilisent un autre cas de *mis* au lieu du nominatif ou du partitif. Trois exemples sont des traductions des questions canoniques et deux sont des traductions des questions non-canoniques.

Mille, le génitif du *mis*, était utilisé dans l'exemple suivant :

(55) fr : Donc, qu'est-ce que tu as retenu à SVT ?

et : Mille sa loodusteadustes selgeks said? ('Qu'est-ce que tu as appris à SVT ?')

(*Entre les murs* 2008)

Bien que la traduction de l'exemple 39 exemple soit grammaticalement correct et le génitif marque en estonien, comme le partitif, le complément du nom, dans toutes les autres situations similaires, le·la traducteur·rice a préféré le nominatif (*mis*) pour exprimer la question en estonien comme il est plus quotidien.

Le translatif de *mis*, *milleks*, est utilisé dans une phrase où il est interchangeable avec *miks* ('pourquoi') comme l'objectif des deux est de demander une raison :

(56) fr : Et c'est quoi l'intérêt de savoir ça ?

et : Ja milleks see kasulik on? ('Et pourquoi c'est utile ?') (*Entre les murs* 2008)

L'élatif, *millest*, est commandé par le verbe *aru saama* ('comprendre') :

(57) Contexte précédent : *langue des signes* (Je comprends.)

fr : Tu comprends quoi ?

et : Millest sa aru said? ('Qu'est-ce que tu as compris ?') (*La famille Bélier* 2014)

On voit une chose similaire dans le cas du *millega*, qui est la forme comitative du *mis* et qui est commandé par le verbe *tegelema* ('s'occuper') :

(58) fr : Tu fais quoi dans la vie, Adèle ?

et : Millega sa tegeled, Adele ? ('De quoi tu t'occupes ?') (*La vie d'Adèle* 2014)

Dans les autres situations où on veut demander ce que l'autre personne fait dans sa vie, la question en français était *Tu fais quoi ?* sans l'ajout de *dans la vie* et ces questions ont été traduites comme *Mis sa teed ?* En français, l'objectif de la question

serait compris, mais en estonien, c'est la question dans l'exemple 42 qui serait très probablement utilisé.

La question *qu'est-ce qu'il y a* et ses variantes ont pour la plupart été traduites comme *Mida?* ou *Mis on?* et nous les considérons soit comme des questions rhétoriques directives ou des offres du sujet. L'exemple d'une variante de *qu'est-ce qu'il y a* qui a été traduit en utilisant le pronom interrogatif *milles*, l'inessif de *mis*, a pour objectif de montrer l'arrogance de de la locuteur·rice :

(59) fr : Qu'est-ce qu'y a ?

et : Milles asi ? (*Ne le dis à personne* 2006)

3.2.3 Traductions contenant d'autres termes interrogatifs

Kus

Après *mis*, l'un des termes interrogatifs les plus utilisés est *kus*, qui signifie *où* en français, avec six occurrences. On n'a utilisé que l'illatif *kuhu* ('où' quand on entre dans un endroit). Il y a seulement un exemple de *kuhu* parmi les traductions des questions canoniques. Les autres exemples sont tous des questions : une initiation de la réparation localisée et quatre questions rhétoriques.

Bien que *kuhu* soit, selon EKI, utilisé aussi dans des situations où un·une locuteur·rice veut exprimer sa position, son opinion négative ou un jugement sans une référence directe à quelque chose de physique, dans notre corpus, *kuhu* est utilisé seulement dans les traductions des questions rhétoriques lorsque la question fait référence directement à un mouvement ou à un endroit physique et il exprime toujours une interdiction et/ou un reproche :

(60) fr: Tu fais quoi ?

et : Kuhu sa lähed? ('Tu vas où ?') (*Entre les murs* 2008)

Ici, un étudiant commence à sortir d'une salle de classe et son professeur lui dit de rester à sa place en disant « Ne fais pas ça. » en français et « Ne pars pas. » en estonien.

Miks

Presque toutes les traductions qui utilisent le pronom interrogatif *miks* sont différentes : dans notre corpus, il y a trois questions canoniques – deux offres de sujet et une question complémentaire – et deux questions non-canoniques – une affirmation et une « directive + déclaration ».

Toutes les questions canoniques en *miks* avaient pour objectif de connaître la raison de quelque chose (c'est aussi la définition de *miks* selon EKI) et les deux questions non-canoniques pourraient aussi être suivies par une réponse qui donne une raison. Le choix d'utiliser *miks* parmi les traductions estoniennes est donc compréhensible. Voici un exemple d'une question canonique :

(61) fr : Qu'est-ce que vous cherchiez ?

et : Miks te temaga kohtuma läksite? ('Pourquoi vous êtes allé le voir?') (*Ne le dis à personne* 2006)

et un exemple d'une question non-canonique :

(62) fr : C'est quoi cet Arabe ?

et : Miks see araablane siia tuleb? ('Pourquoi cet Arabe vient ici?') (*Entre les murs* 2008)

Kas

Kas ('est-ce que') a été utilisé six fois dans les traductions estoniennes de notre corpus. Il y a un exemple de l'usage canonique et trois exemples de l'usage non-canonique.

Ce qui est intéressant dans les traductions en *kas* est que dans trois cas sur quatre, la portée de l'interrogation a été changée – en français, ces questions sont grammaticalement considérées comme des interrogatives partielles, mais en estonien, comme des interrogatives totales :

(63) fr : Qu'est-ce que vous marmonnez encore, Emilien ?

et : Kas sosistate seal minust, Emilien? ('Est-ce que vous chuchotez de moi, Emilien?') (*Taxi 4* 2007)

Dans cet exemple, un chef de police entend que sur le siège arrière, l'un de ses policiers est en train de dire quelque chose à une personne célèbre. Il ne peut pas entendre ce que dit le policier et il lui dit de parler plus fort. Comme l'objectif principal du chef de

police n'était pas d'obtenir une réponse, la phrase en *kas* ne manque pas de transmettre le reproche.

Või

La différence de *kas* et *või*, selon EKI, est que *kas* peut être utilisé dans des situations où le·la locuteur·rice veut une réponse *oui/non* ou dans des situations où le·la locuteur·rice veut exprimer un doute, une incertitude, une surprise ou un mécontentement et *või* n'a que le second objectif. Dans notre corpus, il y a néanmoins un exemple sur trois qui est canonique. Les trois autres exemples sont des questions non-canoniques.

Deux fois sur trois questions non-canoniques, l'objectif de la question en français est de faire un reproche et les questions ont été formulées avec *ou quoi* à la fin :

(64) fr : T'es conne ou quoi ?

et : Oled loll või ? (*La vie d'Adèle* 2014)

La troisième question non-canonique est aussi formulée par *quoi* à la fin, mais l'objectif de cette question était de faire une affirmation.

Il y a aussi un exemple qui utilise *kas* et *või* en même temps. Comme les autres, cette question a été formulé avec l'ajout de *ou quoi* en français.

Kes

Kes ('qui') a été utilisé dans le cas nominatif, soit *kes*, et dans le cas partitif, *keda* (complément d'objet partiel). Trois usages sur quatre sont non-canoniques et un est canonique. Des quatre questions en français, trois demandent quelque chose qui est liée à une personne :

(65) fr : Tu connais quoi ?

et : Keda sa tead ? ('Tu connais qui ?') (*La vie d'Adèle* 2014)

Le dernier exemple, qui est non-canonique, n'est pas en français liée à une personne :

(66) fr : Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

et : Kes sinult küsis ? ('Qui a demandé à toi ?')

Pour la plupart, les questions françaises qui ont été traduites par des pronoms interrogatifs estoniens qui diffèrent de *mis* et ses variantes ont été utilisées dans des

situations où une nuance est ajoutée au terme interrogatif français soit par d'autres mots dans la phrase, soit par l'intonation du·de la locuteur·rice. Le·la traducteur·rice a décidé d'exprimer ces nuances en utilisant des termes interrogatifs différents de *qu'est-ce que* et *quoi* (ou *mis* et *mida* en estonien).

Conclusion

L'objectif de notre mémoire était de trouver des liens entre les caractéristiques syntaxiques et morphologiques et les fonctions pragmatiques des questions françaises en *quoi* et *qu'est-ce que* et de décrire et analyser les questions qu'on utilise dans les mêmes contextes en estonien.

Dans la première partie nous avons décrit les caractéristiques syntaxiques et morphologiques des questions françaises en utilisant les analyses de Coveney et Boucher. Nous avons découvert que les fréquences des questions en *quoi* et *qu'est-ce que* dans notre corpus sont assez similaires : *quoi* a été utilisé 116 fois (45%) et *qu'est-ce que* a été utilisé 142 fois (55%). Pour faciliter l'analyse des fonctions pragmatiques des questions du corpus, nous avons décrit les situations où il est possible et où il n'est pas possible de substituer *quoi* à *qu'est-ce que* et vice-versa. Les fréquences des interrogatives où *quoi* et *qu'est-ce que* étaient grammaticalement interchangeable et non-interchangeables sont présentées dans le tableau suivant :

	Interchangeable	Non-interchangeable	Au total
<i>Quoi</i>	88	55	143
<i>Qu'est-ce que</i>	92	26	118
Au total	180	81	261

Tableau 1. Fréquences des questions en *quoi* et en *qu'est-ce que* interchangeables et non-interchangeables dans le corpus.

Les questions non-interchangeables ont soit des restrictions grammaticales, comme *qu'est-ce que* ne peut pas figurer sans verbe, soit il s'agit d'expressions figées, comme *Qu'est-ce qu'il y a*, par exemple.

La deuxième partie était consacrée aux fonctions pragmatiques des questions et aux liens entre la fonction des questions et leurs formes grammaticales. Dans le tableau suivant, nous présentons les fréquences de *quoi* et *qu'est-ce que* interchangeables. Les exemples non-interchangeables sont exclus parce que dans ces cas, le locuteur n'avait pas de choix entre les deux.

	<i>Quoi</i>	<i>Qu'est-ce que</i>	Au total
Offre du sujet	29	26	55

Question complémentaire	29	27	56
Initiation de la réparation ouverte	2	2	4
Initiation de la réparation localisée	9	1	10
R : affirmation	8	11	19
R : directive	0	2	2
R : directive + déclaration	6	16	22
R : déclaration + question	1	7	8
R : question	4	0	4
Question délibérée	0	0	0
Au total	88	92	180

Tableau 2. Fréquences des questions en *quoi* et en *qu'est-ce que* interchangeables dans chaque type de question. R signifie une question rhétorique.

Nous avons découvert que *quoi* est préféré dans les initiations de la réparation et *qu'est-ce que* figure plus souvent dans des questions rhétoriques.

Dans les questions canoniques (les offres du sujet et les questions complémentaires) il n'y avait pas de tendances claires vers l'un ou l'autre terme interrogatif, sauf une petite préférence des questions en *qu'est-ce que* quand la réponse cherchée n'était pas un fait concret. Dans les questions rhétoriques « question » et dans les questions délibératives, la fréquence des exemples est trop petite pour en tirer des conclusions. Les questions en *qu'est-ce que* ont été préférées parmi les questions rhétoriques « déclaration + question » et « directive + déclaration » parce que *qu'est-ce que* permet de souligner les reproches et les interdictions. Les questions rhétoriques « directive » utilisaient plutôt des questions où *quoi* et *qu'est-ce que* ne sont pas interchangeables et les questions de la catégorie « affirmation » utilisaient des constructions. Les initiations de la réparation ouvertes et localisées de notre corpus ont le plus souvent l'objectif de clarifier ce qui vient d'être dit. Dans les initiations de la réparation localisées, on a tendance à préférer *quoi* comme il permet de communiquer la partie problématique plus facilement.

La troisième partie avait pour objectif d'analyser les mots interrogatifs et les types de phrases en estonien dans les contextes où on utilise *quoi* et *qu'est-ce que* en français. Nous avons trouvé qu'il n'y avait que cinq phrases estoniennes qui ne sont pas

interrogatives – trois déclaratives et une exclamative. Dans les traductions estoniennes, on a utilisé dix termes interrogatifs différents, le plus fréquent étant *mis* ('quoi', 'qu'est-ce que', 'que') et ses variantes, notamment *mida*, le partitif de *mis*.

Selon notre analyse, les offres du sujet n'ont pas une préférence du cas du pronom utilisé, mais chaque fois qu'on voulait poser des questions qui n'ont pas de « bonne » réponse, on a utilisé *mis*. Dans les questions complémentaires, on a tendance à préférer *mida*, mais il n'y a pas de tendance claire selon la fonction de la question française. Les initiations de la réparation ouvertes préfèrent *mida* qui apparaît souvent seul dans ce type de questions et les initiations de la réparation localisées préfèrent *mis* qui est suivi de la partie non entendu ou mal compris. Dans les questions rhétoriques « affirmation », « directive + déclaration », « déclaration + question » et « question », nous n'avons pas trouvé de tendances certaines et nous avons conclu qu'on n'a pas de préférence pour un cas grammatical spécifique mais pour les constructions formulées avec ces cas. On voit la même chose dans les cas de *mis* qui diffèrent du nominatif et du partitif,

Nous avons également trouvé que quand on a utilisé des termes interrogatifs qui diffèrent de *mis* et ses variantes, on l'a fait pour exprimer des nuances qui sont en français exprimées de manière différente.

Ce mémoire montre qu'il existe beaucoup de nuances et plusieurs tendances selon la fonction pragmatique dans les questions en *quoi* et *qu'est-ce que*. Nous pouvons dire la même chose de leurs traductions estoniennes. Pour tirer des conclusions plus universelles, il faudrait analyser un corpus comparable qui est plus grand et qui inclut le discours authentique dans les deux langues.

Dans les travaux suivants, il serait intéressant d'analyser l'usage et les traductions des réponses aux questions en *quoi* et *qu'est-ce que*, des questions en autres termes interrogatifs ou les fonctions pragmatiques et les traductions des questions totales.

Bibliographie

BOUCHER, P. 2010. « L'interrogation partielle en français : l'interface syntaxe/sémantique », in *Syntaxe et sémantique* 11, p. 55-82.

CELLE, A. 2010. « Questions as indirect speech acts in surprise contexts » in *Tense, Aspect, Modality, and Evidentiality. Crosslinguistic perspectives*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.

COVENEY, A. 2011. « L'interrogation directe », in *Travaux de linguistique* 63, p. 112-145.

DAYAL, V. 2016. *Questions*. Oxford : Oxford University Press.

DELAIS-ROUSSARIE *et al.* = DELAIS-ROUSSAIRE, E. ; POST, P. ; BUTHKE, C. ; DI CRISTO, A. ; FELDHAUSEN, I. ; JUN, S. ; MARTIN, P. ; MEISENBURG, T. ; RIALLAND, A. ; SICHEL-BAZIN, R. ; YOO, H. 2015. « Intonational phonology in French : Developing a ToBI system for French », in *Intonation in Romance*. Oxford : Oxford University Press, p. 63-100.

EKI = Eesti Keele Instituut. Sõnaveeb 2020. En ligne [www. https://sonaveeb.ee/](https://sonaveeb.ee/), consulté le 10 mai 2020.

FOUGERON, C. & JUN, S. A. 2002. « Realizations of accentual phrase in French intonation », in *Probus* 14, p. 147-172.

LAANESOO, K. 2018. « Polüfunktsionaalsed küsilauseid eesti argivestluses », thèse de doctorat, université de Tartu.

O'CONNOR, K. 2001. « Parametric Change and the Development of SVO Interrogatives in the History of French » in *Proceedings of the 31st meeting of the LSRL*, Chicago.

RUMM, A. 2019. « Avatud küsimused ja nende vastused eesti suulises argivestluses ». Thèse de doctorat, université de Tartu.

TLFi = Le Trésor de la Langue Française informatisé. En ligne <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>, consulté le 29 mars 2020.

Références indirectes

COVENEY, A. 1996. *Variability in Spoken French. A sociolinguistic study of Interrogation and Negation*. Bristol and Portland: Elm Bank Publications.

ELSIG, M. 2009. *Grammatical Variation across Space and Time: the French Interrogative System*. Amsterdam: Benjamins.

GÜNTNER, S. 1996. « The prosodic contextualization of moral work: An analysis of reproaches in 'why'-formats » in *Prosody in conversation*, p. 271-302.

MYERS, L. 2007. *WH-Interrogatives in Spoken French : a Corpus-Based Analysis on their Form and Function*. Thèse de doctorat, université du Texas.

SELTING, M. 1992. « Prosody in Conversational Questions » in *Journal of Pragmatics* 17, p. 315-345.

STIVERS, T. ENFIELD, N. J. 2010. « A Coding Scheme for Question-Response Sequences in Conversation » in *Journal of Pragmatics* 10, p. 2620-2626.

QUILLARD, V. 2000. *Interroger en français parlé : études syntaxique, pragmatique et sociolinguistique*. Thèse de doctorat, université de Tours.

THOMPSON *et al.* = THOMPSON, S. A. ; FOX, B. A. ; COUPER-KUHLEN, E. 2015. « Grammar in Everyday Talk : Building responsive actions » in *Studies in Interactional Sociolinguistics* 31. Cambridge : Cambridge University Press

Filmographie

CANET, G. (Réalisateur). 2006. *Ne le dis à personne*. Trésor Films.

CANTET, L. (Réalisateur). 2008. *Entre les murs*. Haute et Court.

LARTIGAU, É. (Réalisateur). 2014. *La famille Bélier*. Mars Films.

KECHICHE, A. (Réalisateur). 2014. *La vie d'Adèle*. Wild Bunch.

KRAWCZYK, G. (Réalisateur). 2007. *Taxi 4*. EuropaCorp.

Resüme

Bakalaureusetöö “*Quoi-* ja *qu'est-ce que*-küsimused prantsuskeelsetes filmides ja nende eestikeelsed tõlked” eesmärgiks oli analüüsida *quoi* ja *qu'est-ce que*-küsimuste (üldjuhul ‘mis’ või ‘mida’) esinemist prantsuskeelses kõnes, nende pragmaatilisi funktsioone, eestikeelsete tõlgete lausetüüpe ja eestikeelsetes tõlgetes kasutatavaid küsisõnu.

Eeltoodu analüüsimiseks koostati korpus viie prantsuskeelse filmi ja nende eestikeelsete tõlgete põhjal. Korpuses on kokku 495 küsimust, millest 259 on prantsuse keeles ja 236 eesti keeles, ning 387 vastust, millest 196 prantsuse keeles ja 191 eesti keeles.

Töö esimeses peatükis kirjeldati prantsuskeelsete küsimusi süntaktilisi ja morfoloogilisi omadusi, *qu'est-ce que* ja *quoi* kasutust ning analüüsiti korpuses esinevaid lausetüüpe. Leiti, et enamikus korpuse lausetes (180) on grammatiliselt võimalik asendada *quoi*'ga moodustatud lause *qu'est-ce que*'ga moodustatud lausega või vastupidi. Esines ka juhtumeid (81), kus süntaksireeglite tõttu selline asendus võimalik pole.

Teises peatükis keskenduti *qu'est-ce que-* ja *quoi*-küsimuste pragmaatilistele funktsioonidele. Selgitati, mis vahe on infoküsimustel ja mitteinfoküsimustel ning tutvustati mõlema tüübi alaliigitusi: infoküsimustel teemapakkujad ja teemajätkajad, mitteinfoküsimustel parandusalgatused, retoorilised küsimused ja enesele suunatud küsimused (Stivers & Enfield 2010; viidatud Rumm 2019 kaudu). Samuti tutvustati avatud küsimuste prosoodilisi omadusi. Analüüsiga leiti, et infoküsimuste puhul eelistatakse küsisõna *qu'est-ce que*, kui soovitud vastus ei ole kindel fakt. Mitteinfoküsimuste analüüsi tulemusel järelitati peamiselt, et küsisõna *qu'est-ce que* eelistatakse parandusalgatuste puhul ning küsisõna *quoi* retooriliste küsimuste puhul, kuna selline kasutus võimaldab rõhutada soovitud eesmärki (nt direktiiv või üleküsimine).

Kolmandas osas tutvustati prantsuskeelsete küsimuste eestikeelsete tõlgete lausetüüpe ja neis kasutatud küsisõnu. Leiti, et *quoi-* ja *qu'est-ce que*-küsimusi tõlgiti lisaks küsilausestena (kokku 229 näidet) ka jutustavate lausetena (6 näidet), hüüdlausestena (1 näide) ja käsklausestena (1 näide). Kõige populaarsemad küsisõnad olid *mis*

(77 näidet) ja selle omastav vorm *mida* (96 näidet), kusjuures küsisõna *mis* eelistati avatud parandusalgatuste ja retooriliste küsimuste puhul, kui retoorilise küsimuse eesmärgiks oli midagi keelata või teha etteheide, ning küsisõna *mida* lokaliseerivate parandusalgatuse ja käsklausete tõlkimisel. Lisaks omastavale käände *mida* kasutati küsisõna *mis* veel kuues käändes. Kokku esines erinevaid küsisõnu tõlgetes kümme. Tuli ka ette näiteid, kus küsimust ei väljendatud eesti keeles mitte küsilause abil, vaid ainult intonatsiooni või inversiooniga.

Bakalaureusetöö näitas, et küsimuse funktsioon on tihtipeale määrav nii prantsuskeelse küsisõna valikul kui selle eestikeelses tõlkes.

Lihtlitsents lõputöö reprodutseerimiseks ja üldsusele kättesaadavaks tegemiseks

Mina, Elisa Aru

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihtlitsentsi) minu loodud teose

QUESTIONS EN QUOI ET EN QU'EST-CE QUE DANS DES FILMS FRANÇAIS
ET LEURS TRADUCTIONS ESTONIENNES

mille juhendaja on Anu Treikelder,

reprodutseerimiseks eesmärgiga seda säilitada, sealhulgas lisada digitaalarhiivi
DSpace kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.

2. annan Tartu Ülikoolile loa teha punktis 1 nimetatud teos üldsusele kättesaadavaks
Tartu Ülikooli veebikeskkonna, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace kaudu Creative
Commonsi litsentsiga CC BY NC ND 3.0, mis lubab autorile viidates teost
reprodutseerida, levitada ja üldsusele suunata ning keelab luua tuletatud teost ja
kasutada teost ärieesmärgil, kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.

3. olen teadlik, et punktides 1 ja 2 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.

4. kinnitan, et lihtlitsentsi andmisega ei riku ma teiste isikute intellektuaalomandi ega
isikuandmete kaitse õigusaktidest tulenevaid õigusi.

Elisa Aru

14.05.2020